The background of the entire page is a complex, abstract black and white artwork. It features a dense network of thin, dark lines and numerous small, dark ink splatters and blotches scattered across a light-colored surface. In the upper-middle section, there is a more defined drawing of a creature with a long, segmented neck and a head that resembles a stylized animal or dragon. Below this, there are several large, dark, hand-like shapes with fingers spread, appearing to be part of the overall composition. The overall effect is one of chaotic energy and experimental expression.

avec Cobra

*Poètes Expérimentaux des Pays-Bas*



**action poétique**

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

**A PARAÎTRE**

N° 92 (Juin 1983) : Amérique Latine.

N° 93 (Sept. 1983) : Les troubadours Gallego-Portugais.

Puis : Poésies en U.R.S.S., Reverdy, Dolce Stil Novo, Minnesanger, Victor Hugo, Symbolisme.

**REDACTEUR EN CHEF** : Henri Deluy.**COMITE DE REDACTION** : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Jacques Roubaud, Bernard Vargattig.**SECRETARE GENERAL** : Jean-Pierre Balpe.**DIFFUSION** : A partir du n° 80 : Distique, Z.I. Petite Montagne Sud, CE 1819, 91018 EVRY-Cédex - Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.**ABONNEMENT** : France : 4 numéros : 140 F. — Etranger : 200 F.  
France : 8 numéros : 250 F. — Etranger : 380 F.  
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

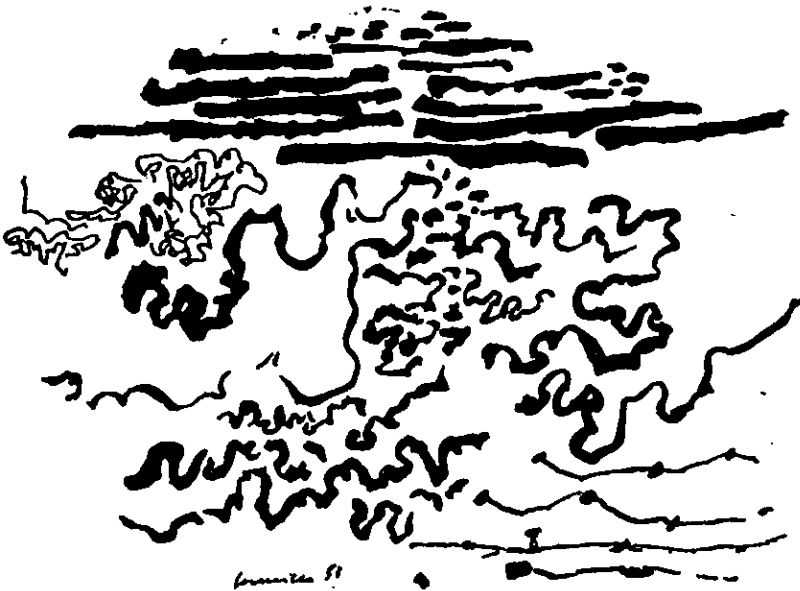
C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique,

**Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés****Gérant responsable** : Henri Deluy**Dépôt légal** : 1<sup>er</sup> trimestre 1983**ISBN** : 2.85463.27.5**N° Commission paritaire** : 56995**Imp. Le Castellum** - 30000 Nîmes

## SOMMAIRE

### Poètes expérimentaux des Pays-Bas

— Notes introductives : Henri Deluy .....	2
— Poèmes : Jean Hanlo .....	5
— Un poème, un texte, un autre et un poème : Bert Schierbeek .....	9
— Poèmes : Jan G. Elburg .....	18
— Poèmes : Paul Rodenko .....	28
— Poèmes : Gerrit Kouwenaar .....	30
— Tout est dans le monde : Lucebert .....	37
— Poèmes : Hans Andreus .....	49
— Poèmes : Simon Vinkenoog .....	51
— Poèmes : Remco Campert .....	52
— Textes français de Henri Deluy. Dessins relevés dans des publications d'époque : Karel Appel : pages 4-8-15-24-29-36-39-59-60 Cornellie : pages 1-25 Constant Nieuwenhuys : page 33 Jan Cox : page 19. Couverture de Frédéric Deluy, à partir d'un dessin de Lucebert.	



### NOTES INFORMATIONS EDITIONS REVUES

— Par Maurice Regnaut, Henri Deluy, Gil Jouanard, Jean-Pierre Balpe ....	61
— Deux sonnets : Benserade .....	75

## NOTES INTRODUCTIVES

*Le groupe « Cobra » (on sait qu'il s'agit d'une contraction de Copenhague-Bruxelles-Amsterdam, plus un zeste de trouvaille...) se forme entre 1947 et 1948. C'est aujourd'hui admis. Il commence à être connu en France où de nombreux peintres ex-Cobra vivent et travaillent. Où vient tout juste de se tenir une importante exposition consacrée aux productions et aux activités du groupe durant la brève période d'existence (1948-1952-1953, à peu près...).*

*On a souligné, à juste titre, le rôle important de Christian Dotremont (mais aussi d'autres écrivains et poètes venus du « surréalisme révolutionnaire » : Edouard Jaguer, Noël Arnaud...) dans la constitution d'une idéologie commune, à vrai dire faite de bric et de broc à partir des oripeaux des avant-gardes européennes de l'entre-deux-guerres, et dans l'animation, la mise en mouvement d'un assemblage difficile à réunir (les distances, les générations — le travail des Danois très antérieur à celui des Néerlandais — les traditions nationales — les Belges et leur expérience directe du surréalisme, et de fortes individualités...).*

*On sait moins que parallèlement à la brève mais fertile explosion du côté de la peinture, de la gravure et du dessin, le mouvement « Cobra » a constitué l'un des points d'appui d'une nouvelle génération de poètes néerlandais. Ces poètes, les « expérimentaux » (« Experimentele groep in Holland », voir notre page « Goede morgen Haan » — « Bonjour coq » —, dans ce numéro), se font connaître chez eux entre 1948 et 1952. On rencontre les noms de Jan G. Elburg et de Bert Schierbeek dans les colonnes de la revue « Het Woord » (le mot, la parole), de 1945 à 1948. Fin 1947, début 1948, des plasticiens néerlandais créent le groupe « Reflex » et l'on trouve dans ses publications les noms de Lucebert, Gerrit Kouwenaar, Jan G. Elburg. Ces mêmes écrivains et poètes collaborent avec les peintres Karel Appel, Constant, Corneille, et d'autres, dans le groupe « Cobra » qui vient de se former.*

*Le groupe des « expérimentaux » néerlandais se forme au travers du mouvement « Cobra » et de petites revues : « Blurb », à partir du début de 1950 animée par Simon Vinkenoog, « Braak », animée à la même période par Remco Campert et Rudy Kousbroek, bientôt rejoints par Lucebert et Bert Schierbeek.*

Ces revues ont une brève existence. En 1951, elles disparaissent. L'affrontement entre les « expérimentaux » et la poésie en place est violent mais court. « Podium », une des « grandes » revues néerlandaises de l'époque, devient en 1951, pour une bonne part, l'organe des nouveaux poètes. Simon Vinkenoog publie, cette même année, une anthologie de la nouvelle poésie, « Atonal », qui a un fort retentissement.

En quelques années seulement, les « expérimentaux » gagnent la partie : ils sont reconnus, individuellement et en groupe, et, comme on dira un peu plus tard, récupérés. Dès lors, ils poursuivent, et jusqu'à présent, chacun de son côté (toute amitié maintenue !), des travaux qui ont, surtout pour certains, beaucoup évolué.

Ce numéro de notre revue veut, modestement, rendre compte de ce que fut cette poésie des « expérimentaux » néerlandais, lors des années cinquante. Les poèmes traduits ici sont (presque) tous des poèmes écrits et publiés entre 48 et 54. Ils sont (presque) tous inédits en français.

Je m'en suis tenu, strictement, à la poésie néerlandaise. Les « expérimentaux » ont eu des amis, des alliés, d'actifs partisans dans la Belgique de langue flamande. Hugo Claus, notamment, qui a fait, depuis, une carrière de romancier et d'homme de théâtre, fut un intime du groupe.

Les « expérimentaux » réalisent une cassure avec les formes reçues de la poésie néerlandaise antérieure. Ils n'ont pratiquement pas de précurseurs. A l'exception, sans doute, de Paul van Ostaïjen qui, dans les années trente, représente dans la Belgique flamande une manière de mariage entre l'esprit surréaliste et les techniques expressionnistes.

Tout l'apport moderne en poésie et en littérature fait irruption dans ce domaine clos de la poésie néerlandaise, restée à l'écart des bouleversements qui transforment la poésie européenne après la guerre de 14-18.

Dada et le surréalisme, l'expressionnisme et Maïakowski, le marxisme et la psychanalyse, la musique et la danse populaires, le jazz, les dessins d'enfants, l'art préhistorique, celui des peuples dits primitifs, un anti-intellectualisme prononcé, le culte de la créativité spontanée, de « l'authentique » et du physique (« écrire des poèmes aussi corporels que possible », dit Lucebert), un ton volontiers pro-fératoire mais aussi très proche du réalisme à l'italienne (sentir,

voir, lire le journal, aller au W.C., écouter les voisins, avoir peur le soir, trop fumer, embrasser sa cousine...) ou encore un intimisme très efficace : de ce tout fortement coloré et diversifié va sortir une poésie inédite aux Pays-Bas.

Nous sommes sûr qu'au delà d'une question nationale, cette poésie a une valeur et un intérêt universels.

A nos lecteurs de le confirmer.



Le premier état de traduction de la plupart des poèmes qui composent cet ensemble est dû à ma collaboration, dans les années cinquante et soixante, avec Anne-Marie Van Soesbergen. C'est avec elle également que j'ai, en ces mêmes années, pris mes premiers contacts avec le néerlandais et ses poètes. La remercier serait trop peu : ce travail ne serait pas sans notre rencontre.

Que Marthe et Nic Blans, Giny et Leo Klatser soient aussi remerciés pour leur amitié et leur aide.

Merci enfin à tous mes amis poètes d'Amsterdam ou de Groningen ou de Den Haag...



De  
RONDE KANT  
VAN DE  
AARDE

LE MATIN

Il est quatre heures et demi par un matin d'avril  
je marche et siffle le Saint-Louis-Blues  
Je le siffle à ma manière  
et tout en sifflant je me dis :  
est-ce que ça ressemble  
au chant de la grosse grive  
Et peu après en effet  
mon Saint-Louis-Blues ressemble  
au chant de la grosse grive :  
turdus viscivorus

A... L'INCONNUE

Tu as produit un roucoulement perçant  
comme si la fête allait commencer  
Comme un coq — jeune fille — un vautour enchanté  
un gnou en plein désarroi  
de toutes façons quelque chose de sauvage

Tu t'es mis aussi à danser comme quelque chose de sauvage  
un marabout excité ou quelque nom de bête

Toute en aiguilles et en saccades  
Tu as pointé tes fesses dans tous les sens  
mais surtout vers moi

Et dans tes yeux déjà l'inoubliable  
Pourtant tu ne t'es pas jetée  
dans mes bras  
Car je n'ai pas dit      Viens donc mon amour

### JE TE CROIS AUSSI COMME ÇA

comme une fraîcheur de nuit le long des lys  
et le long des roses  
Comme un corail blanc et des perles au fin fond de la mer  
comme ce qui est beau et paisible se cache  
mais brille quand je le veux  
je te crois aussi comme ça

comme le lait  
comme la glaise  
et le rouge pâle des pierres ternes  
ou la porcelaine  
comme ce qui est futile et lointain  
oublié avant de vieillir  
comme une bougie et un coucou  
un vieux livre et un sourire  
et l'inattendu et le doux et le premier  
et le timide et le volontaire et le généreux  
le complet mais fragile  
je te crois aussi comme ça



## LE JOLI POT A GINGEMBRE

Alors je regardais souvent tes  
lèvres ballonnées j'en rêve

Aujourd'hui j'ai acheté  
un pot à gingembre tout rond

Mais jamais  
il ne m'apprendra à chanter

## LE ROSEAU

De la résine nous mangerons  
de la résine et de l'écorce d'arbre  
et les racines des jeunes pousses.  
Les étoiles sifflent sur ma langue,  
au fond du ruisseau je respire de l'eau.  
Haut sur les artichauts violets  
j'étends mes membres  
car un bateau plein de papillons  
te cherche, aveugle et sans but.  
Granuleuses des poules rêvent  
sans trop d'effroi mais demain nous mangerons  
de la résine et de l'écorce d'arbre.  
Et tout sera bleu  
bleu et parfait : le chemin de sable  
et l'oseraie.  
Et plus loin dans les roseaux  
les mouettes — blanches —  
ne connaissent pas encore le danger.  
Le grand champ de roseaux se tisse

aride, jaune, fané, mais agréable et sec  
car au dessus c'est bleu.

Et, Ah, le lac sera bien bleu lui aussi.

Au milieu des roseaux  
les mouettes dans leurs nids.

De grandes blanches mouettes grises  
du temps où j'étais touché par la pluie  
— continuellement sur ma manche nue —

et des fougères, des fougères à hauteur d'homme,  
et aussi de bien plus basses, mes cheveux peignaient  
somniaient

et seulement avec de la rosée frottée et de petits bouts de cheveux

J'avais bien vu les buissons

et aussi la ligne blanche de leurs yeux

vingt paires, ou plus,

— assez bleus —

pareil à l'arbre de Noël abattu.

Mais des roseaux.

Des roseaux et des mouettes  
qui ne bougeaient pas au dessus  
mais dans les roseaux.

Et moi aussi dans les roseaux.

Voluptueuse est la nature  
mais belle quand même  
et large.





UN POEME, UN TEXTE, UN AUTRE ET UN POEME

vois  
qu'est-ce que j'en sais moi  
qui n'ai jamais été mort ?

maintenant tu es morte  
et qu'est-ce que tu vois toi  
que je ne vois pas ?

puisque les yeux se ferment  
et se tournent vers l'intérieur  
où je suis moi  
et toi  
et nous ?

vois  
je te vois là  
devant moi  
quand je sors le tire-bouchon suédois  
en bouleau blanc pour déboucher  
une bouteille de vin

c'est toi qui le faisais  
tes yeux  
tes mains  
le verre

vois  
encore là  
et même le soleil  
un ballon rouge au dessus des collines  
une tache dans le soleil

tout comme toi  
c'est que je te vois  
c'est ça



et les générations se passent le cordon ombilical  
et les générations se passent la voie du sang  
et le sang continue de couler dit l'enfant au milieu de ses jeux  
d'enfants et il saisit la main d'un autre  
et le sang continue de couler et toi est-ce que tu peux voir  
là où je ne peux pas aller

ils dansent dans le nombril tiède de la terre ils connaissent  
la source ils savent que ça va plus loin  
ils savent comment toujours encore hors du nombril de la terre  
ensemble

qui  
passe l'expérience  
qui  
de l'afrique centrale et qui  
du tibet  
qui  
lit sur les lèvres à lhassa qui  
monte des huttes de glace une bottine en peau de renne et  
de l'huile de baleine  
qui  
qui a tué tué brisé assassiné les indiens  
qui deux cent mille en deux ans



qui va trouver le rasoir le plus rapide pour raser les hommes  
de la peau de la terre  
qui fournira la lame la mieux aiguisée  
parents d'enfants sages  
gentil mari d'une gentille dame  
avec un beau jardin rempli de fleurs  
lui il met du cœur à l'ouvrage sa famille est une belle famille  
sa femme fait les mots croisés et les enfants  
les enfants reconnaissent leur père  
leur père a l'expérience et il la passera  
et les enfants quant à eux essaient le rasoir et rasent  
la tête de leurs parents

ils dégènèrent

les parents s'emparent des cheveux de leurs voisins et les coiffent  
au dehors de la tête ils les posent sur la table ils les tressent  
moins bien  
l'enfant entend la voix de la tête chauve il prend l'attitude du  
hérisson à l'intérieur les gens ne valent rien  
comme chacun sait celui qui ne sait rien de l'autre  
n'est pas heureux au village  
à la ville  
et les parents se tiennent tranquilles ils voient l'enfant

l'enfant se tient dans la tonnelle de la nuit  
dans la nuit la paternité lutte contre l'enfance  
l'enfant dévore la mère pense le père  
et c'est pas naturel car la femme dévore l'homme apprendra plus  
tard l'enfant  
mais la terre porte en d'étranges nuits une barbe  
et sur la barbe le nombril devient une grande bouche noire  
et les dents des hanches  
et la luette une trompe  
et la respiration pose ses doigts autour du cou des parents et des  
enfants et la terre dévore cet homme méchant aux mèches  
d'argent à la paroi de l'imagination s'accroche l'horreur  
l'horreur dévore la vie

la vie s'engraisse et  
sourit

DANS L'ACTE LA MAIN SE TIENT TRANQUILLE ET TOMBE  
la terre se secoue elle éloigne la ville  
la main tombée se sème et se multiplie  
les mains germent et font ce qu'elles veulent  
contre le château-fort et pour l'oracle

il y a là du crin de cheval il y a des plumes de poule et de la  
peau de lapin et du poil d'homme  
du poil d'homme d'ailleurs il n'y en a pas partout  
mais chez les grandes personnes oui dit le novice

qu'est-ce que tu fais  
je fais un bateau celui de mon père une péniche  
avec une dérive ?  
avec une dérive avec une dérive et une voile  
un bateau en fer  
ça va couler dit un fils de paysan  
mais le bateau de mon père ne coule pas  
les bateaux de fer ne coulent jamais

est-ce qu'ils ont partout des poils demande henri  
les bateaux de fer n'ont pas de poils  
parfaitement et aussi du goudron entre les planches  
les bateaux de fer n'ont pas besoin de poils  
non c'est les hommes dit henri  
tu as déjà des poils demande le novice  
henri rigole non mon père  
les mères aussi crient les fils de paysans  
ta mère est morte dit henri  
voilà geeke  
qu'est-ce que vous faites  
eppe construit un bateau sans poils dit henri  
tordu de raffiot dit geeke  
les bateaux ont des voiles pas des poils  
mais oui entre les planches c'est une péniche dit eppe



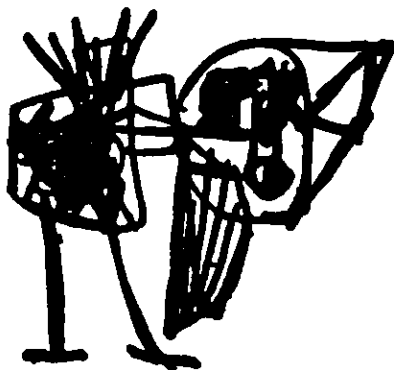
entre les cuisses pense henri et il appelle geeke allons à l'eau  
geeke caquète  
le bateau est bientôt prêt attends un peu dit eppo  
à Samoa tout marche autrement et les filles sont des bateaux  
il l'a lu plus tard avec un mât et une voile et le soleil par dessus  
viens dit henri  
l'indien pied noir sur son mustang qui hennit crie le fils de  
paysan et ils restent tous penchés sur l'eau et ils voient la mère  
la sombre mère dans son propre visage  
c'est quoi l'eau dit quelqu'un  
le bateau y flotte  
il navigue  
henri jette une pierre  
geeke caquète  
henri s'en va  
eppo crie le fils de paysan chasse le mustang  
henri à l'eau geeke hurle  
c'est quoi l'eau henri crie il y a trois mètres  
c'est noir au secours  
c'est quoi l'eau



il nous arrive ainsi parfois de rentrer tard le soir après une  
journée entière près des rochers pour y dessiner la bête celle  
qui nous a appelés régulièrement pendant notre sommeil toute  
notre vie durant et nous pensons avoir gravé dans notre esprit  
en toute clarté son volume et ses mouvements  
nous pensons avoir servi l'exigence de frapper un écho de son  
apparition dans la matière afin d'en conserver le souvenir...  
que s'est-il vraiment passé ?  
sous nos mains qui recherchaient la forme de la bête telle  
qu'elle emplissait nos yeux le désir semblait déborder de la  
recréer comme nous l'avions vue avec son volume et ses  
contours il débordait d'une telle façon que le rocher choisi pour  
fixer son apparition sous nos doigts s'amenuisait  
qu'avons-nous fait ?

étions-nous en train de créer une bête plus grande que celle  
vue de nos yeux vue  
ou bien la bête vue de nos yeux vue était-elle plus grande que  
ce rocher connu pour être le plus grand de la région ?  
car malgré nos efforts nous n'avons pu réduire les proportions  
de la bête jusqu'à pouvoir la tailler dans le rocher  
nous avons chanté des jours entiers  
des jours et des nuits  
une chanson pour le petit matin  
car le matin commence  
et l'homme pas  
un chant pour l'après-midi  
parce que l'après-midi passe  
et l'homme pas  
une chanson pour l'après-nuit  
là où la bête vit et prend forme  
et qu'est-ce que nous avons vu  
après sept jours et sept nuits  
ce que jamais auparavant nous n'avions vu ou su  
nous ne connaissions pas la bête telle que nous la pensions  
contre le rocher dans la dernière nuit de nos chants une ivresse  
de fatigue une ivresse claire et transparente nous avait vivement  
ouvert les yeux  
les yeux comme de petites faucilles fraîches et nous l'avons vu  
remuer tout contre le rocher remuer en des lignes nettes elle  
était plus petite et ses contours étaient éclairés comme si elle  
était en train de brûler d'une lumière bleue et son immense  
queue ressemblait à la langue empoisonnée d'une vipère et  
sa gueule crachait des lignes blanches qui s'incrustaient dans  
le rocher  
nos chants sont alors devenus des cris étouffés  
la bête s'est dessinée elle-même  
beaucoup d'entre nous ont pris la fuite  
nous ne les avons jamais revus  
ceux d'entre nous qui silencieusement ont continué à regarder  
jusqu'au bout de la nuit ont vu la bête continuer à agiter ses  
mâchoires et au fur et à mesure que le ciel s'est éclairci ses  
mouvements sont devenus plus lents ses yeux plus pâles ses

puissantes pattes se sont raidies comme si on la poussait à la mort et ça a été le reflet d'une angoisse mortelle que nous avons discerné une bête mourante que le rocher a reçu sans laisser de trace sans aucune trace de cette vie angoissante jusqu'au moment où quelques-uns d'entre nous ont eu le courage de s'avancer avec nos ciseaux nos pics nos outils en mains depuis des jours et des jours nous avons pu voir que la bête avait dessiné un homme



tu avances  
les feuilles tombent  
(le sentier est mauvais  
le gravier crisse)  
je t'entends tu dis  
c'est l'automne  
les feuilles tombent  
le gravier crisse.



POEME DIDACTIQUE DU PRINTEMPS

Il ne le saurait pas, le printemps,  
si nous parquions les pigeons blancs  
près d'un couteau et d'un morceau de boudin :  
il resterait le même,  
le soleil dans la gorge.

Il nous couronne d'un grand soleil  
et nous proclame méridionaux :  
que lui importe la moisson.

Il n'a pas à se fâcher :  
il rougit simplement à l'instant du lit défait,  
soir après soir.

Soir après soir nous mettrons de côté  
la fourchette à peine grasse  
et nous dirons comme à l'orée d'une guerre,  
c'est un coup d'audace que d'être un homme,  
c'est lugubre d'en savoir plus qu'un dictionnaire,  
et nous ferons comme si nous pouvions dormir.

Il ne le saurait pas, le printemps,  
si, à l'abri de la nuit,  
par avance nous nous portions atteinte  
— toutes nos peurs libres contre la tendresse —  
mais ne t'inquiète pas : nous continuerons à vivre.

**Matin après matin nous nous mettrons plus enchantés  
au travail des airs d'oiseaux plein la gorge  
et nous aurons moins de pain mais les mains plus dures  
et nous apprendrons par les yeux à toujours mieux savoir.**

### **AUBADE POUR NORMES MORALES**

**Ça continue. Nous courtisons un terrain d'aviation.  
Nous trouvons. Bon bon bon nous ne dirons rien.  
Le temps vient d'une gentille prière : genoux coupés  
hors du pantalon. Nous commandons de la neige :  
il faut jouer pour des yeux incrédules  
la vieille fable paternelle.  
Vous étiez par là ? Planté ?  
Assuré contre votre propre sentiment du tort ?  
Qu'est-ce que vous préférez de tous ces anges téléguidés ?  
Vous êtes-vous prosterné assez bas ? Assez humble ?  
Je dois parler. Bon. Je dois parler. Bon.**

**Un certain jour nos poches étaient pleines  
de certitude. Nous fumions les mots comme des cigares.  
Devant une idée de crachat de souris. Nous.  
Nous demeurions. A peine. Nous commençons le jour  
par un lent lever. A japper après un savon  
d'oubli. Pour nettoyer les démangeaisons  
de nos fronts.**

**Ça continue. En tram fuyant nos rêves,  
les yeux de nos livres d'études,  
les femmes reprises, les couvertures rapiécées,  
le charbon, et le déjeuner : avant que les enfants nous voient.**

Nous voulions que la vérité nue et de honte  
être rasés jusqu'à la racine. On doit pouvoir vivre  
sans longues dents de fiel dans la bouche qui doit parler.  
Silence. Nous courtisons un terrain d'aviation.

Un zèle nous caractérise : nous offrons du chlore  
à la semence de nos actes. Comme des amoureux  
nous allons nous compter. Comme à la fin  
d'une existence étonnante. Comme si nous étions formés.  
Vous aviez une mère ? Vous aviez à manger ?  
Ça continue.

## TENTATIVE DE FORAGE

Je devrais caqueter : mettre ce jour après,  
à la suite de ceux déjà frappés par mon âge :  
une flamme comme une mouette qui serait le matin  
fume comme un rôti oublié.

Un homme emplit ce panier, sa vie :  
regrets, soirées passées,  
rire d'impuissance et une couche de nuit.  
Un homme dort des femmes. Un homme  
dort son feu. Il repousse  
toute espérance à plus tard.

Je devrais déplumer mon désir.  
Comme un moineau chauve  
qui couve une boîte à musique ou  
un culot de pipe en rêves de fumée,  
qui ne couve rien et qui pense : c'est chaud.  
Je suis désir.



# PETITE HISTOIRE ITALIENNE

UN SOIR DE PROCESSION

1950 JAN COX



IL POVERO RACONTA



CAVE  
LARDINA  
LEW



LA MADRE  
LA MATRIMONIA  
LA MADONNA  
PER  
IL PAPA



GLI UOMINI POLITICI

LA PACE LA PATRIA  
LA PATRIMONIA  
LA BOMBA



LA GUERRA



LA BELLISSIMA

LA SOIRÉE SE TERMINA  
PAR UN FEU D'ARTIFICE  
DONT TOUT LE MONDE  
RESTA BOULVERSÉ  
COMME PAR UN  
BOMBARDEMENT

LE COSM FLEURA D'ANGOLISE

CAPITO ?



LA FIAMMA D'AMERE

Mes joues sont  
poignardées par l'aiguille de mes jours.  
J'ai une bouche : fosse septique  
de l'opinion des gens. J'ai des souhaits,  
un pot à sel d'ordres et  
un uniforme brodé. J'ai des côtes et de la peau.  
Je n'ai rien. Je le sais bien.

Je devrais lentement me peindre mûr :  
une forte couleur sur un frémissement,  
l'impuissance au corps.  
Je devrais faire semblant de chanter :  
je sombre.

## VOULOIR

Je prends mon ventre. Je me promène.  
J'ai les yeux grands ouverts.  
Je tanne ma poitrine comme un faire-part.  
Je voudrais frapper de lumière  
ce poteau qui se dresse en moi :  
une longue lame de lumière pour  
égrener les jours sur mes doigts.  
Je voudrais tailler un totem rouge.  
Ma passion s'y prendrait comme une vigne vierge  
Une image pour chaque jour.  
Où les doigts vivent.  
J'ai à prendre.

Je voudrais faire un homme :  
de rancunes et d'échardes.  
Un homme d'hiver, son visage tout en coudes.

Et les arbres se crisperaient sur son passage  
Et aurait-il une minute à vivre  
Il serait rouge et rouge de larmes d'enfants.  
Et rouge.

Je me rassemble encore : comme toujours.  
Je regarde l'eau. Je prends mon estomac affamé.  
Je me promène. Je vois un restaurant :  
pour vingt catégories : avec assez de parois.  
Mais les fenêtres manquent.

Ecoutez ça. Je voudrais vous le dire.  
En Floride on peint les nègres en noir.  
En Floride on épiluche des nègres.  
L'Espagne pue le sang.  
Je voudrais être moi-même au dessous de la ceinture.  
Je voudrais faire de mon corps une Corée.  
Je voudrais voir germer un drapeau d'une fine semence.  
Je verrai le germe.

## COURTE AUTOBIOGRAPHIE

Les mots sont d'étranges demeures :  
Sur ma tête un cheveu blessé par l'amour  
Deviens village, toits de chaume et jardins,  
Puis le brouillard de mon haleine se dissipe,  
Puis la truëlle de ma gorge se calme,  
Et le mortier de mes dents.  
Sur ma tête un cheveu pense. Il en tombe un.  
Il devient un hôpital. Il devient une villa :  
Lorsque je me tais tout est là : pour une heure.



Les mots sont un chant peu commun :  
On en remplit une incroyable liste :  
Du linge à laver. Un livre ? Non.  
Une lettre ? Non. Un poème.  
Un poème de marchandises jaunes et rouges.  
Bourgerons de fureurs, chemises d'amour.  
On la remplit. Tout ça.

Les mots sont de brefs télégrammes.  
On met ses larmes pour les lire.  
Pour les entendre ses oreilles.  
Sur ma tête un cheveu blessé par l'amour.  
Un cheveu sur ma tête pense. Il en tombe un.  
Je veux habiter de petits et de grands mots  
Comme un message d'outre-mer.  
Pour demander pitié. Pour faire peur.  
Mais là aussi : les portes manquent.

Quand personne ne sait plus combien de carats  
Je pèse. Quand ils me regardent au travers  
De verres pleins et de cartes trouées  
Ils m'imposent alors un vagin  
de valeur déclarée.  
Ça sonne doux. Ça sonne tendre. Puis pur.  
Comme le sable d'écume des dunes.  
Ça sonne faux.  
Ils retardent l'épreuve finale :  
ils veulent me marquer  
(ils prévoient l'intensité du son).  
Et je pense : se taire met un masque d'invisible  
sur les têtes. Je me tais comme la tombe.  
Lâche.

Il n'est pas vrai  
Que la passion diminue en moi  
Comme l'ombre humaine dans l'après-midi :  
le cœur s'élargit dans la poitrine. Le sang  
Nous remplit. Qu'un deuxième moi se tienne

Haut en selle : en nous,  
Dans un bruit de sabot. Une fine sueur  
D'intelligibilité perce la peau.

Comme des plumes sur un coq  
Des bizarreries colorées se dressent sur moi  
Exposées aux satellites féminins  
(le germe des hommes  
jeté sur ma route).

Je me secoue et ce qui tombe : l'incompréhensible,  
les méfaits du langage et de l'importance,  
le tout tient le vent pour vrai et le suit.  
Et disparaît : sur quoi je leur envoie les chiens  
De ma repoussante compassion. Et même en plus  
De mélodieux canaris.  
Des ombres de prophètes déguisés  
Les pourchassent en vélo :  
Des pères de l'église  
Leur pénis à la traine  
Marchent à leur suite.  
Et des chants en lambeaux.

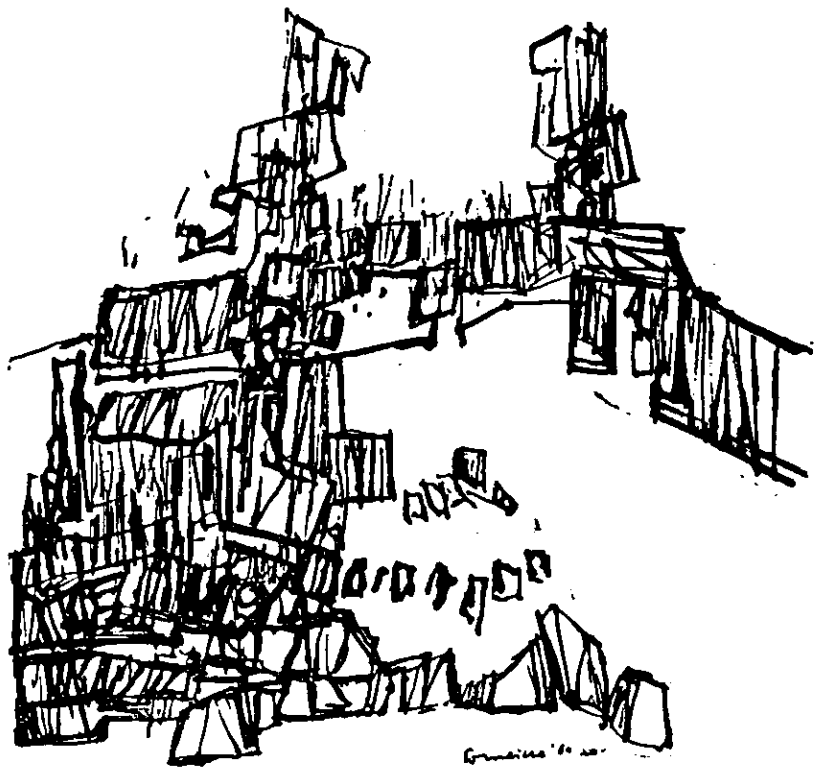
Ce lever de soleil rougeoie  
D'innombrables centaines de langues  
(Leur rougeolement)  
De ce lever de soleil autour de moi les amis  
S'enfuient (lever de soleil évanouis)  
De cette fuite naissent des chants de pœur  
(de ce départ)  
J'invente des dizaines de paires de souliers de plomb.  
Mes mains s'allongent à les montrer.  
Mes pieds sont fidèles à la terre.  
Mes doigts l'épousent.

Du rouge de ma langue s'enfuit le lever de soleil.  
Cieux du soir et fuite dans la nuit

Déroulent pour moi leurs films.  
Pour que j'y sois. Comme un digne fils.  
Que reçoivent les phrases transparentes  
De l'ouest endimanché.  
J'offre des ancrs de souvenir, des  
Eclairs de persuasion,  
Des bonnes idées.  
Je nie les fusils.  
Tout pour rien : ils ont peur comme des ivrognes.  
Je reste pour vivre.

Je reste.  
Les mots sont un bien sans pouvoir : bon  
Et mauvais, droit et injustice, reddition  
Et calculs sont des mots.  
Reste la faim. Reste le désir. Reste l'amour.  
Trop peu de blessures pour vouloir habiter les mots.  
Sur ma tête un cheveu pense. Il en tombe un :  
Ce sont mes amis. Dans les mots :  
Y trouver une demeure.  
Mais là ausi les portes manquent.





Compositional sketch

BOMBES

La ville est calme.  
Les rues  
Se sont élargies.  
Des kangourous regardent par les fentes des persiennes.  
Une femme passe.  
En vitesse l'écho ramasse ses pas.

La ville est calme.  
Un chat tombe raide du rebord de la fenêtre.  
La lumière se déplace comme un bloc.  
En silence quatre bombes tombent sur la place.  
Et trois ou quatre maisons hissent indolentes  
Leur drapeau rouge.

NUIT

Il fait à nouveau nuit.  
Les chaises dressent leurs arêtes.  
Le miroir devient ce très vieux tableau.  
La porte est fermée.



Chaque objet à l'instant devient imprécis.  
Immobile  
L'étroit regard de héron de la lumière  
Fixement.

## SOLEIL DE FEVRIER

Le monde s'ouvre à nouveau comme une chambre de jeune fille.  
Les faits divers arrivent à la voile de lointains blancs.  
De leurs mains d'alun des ouvriers construisent

d'escaliers et de pianos une maison sans fenêtres.  
Avec une révérence d'écoliers, les peupliers se lancent  
un ballon plein d'oiseaux  
et très haut un avion invisible  
peint des fleurs bleu-vif sur de la soie bleu-vif.

Le soleil joue à mes pieds comme un enfant sérieux.  
Je porte le masque duveteux  
du premier vent printanier.

## LA STATUE

Dans le bois du matin  
Dans le bois de rose du matin  
Je taille une statue  
Très légère et plus fine qu'un chant de grive

Une statue dans le bois de rose du matin  
Si sauvage et si inculte  
Qu'elle n'entre pas dans ma culture  
Chaque coup de vent l'emporte  
    Mais un enfant  
    Une branche fleurie  
    Un inconnu

Très prudemment me la rapporte.  
Certains la reconnaissent

Et lui donnent des noms sonores :  
Confecta    Sexgirafe    Table aux citrons  
Clown    Accès de tendresse    Articulation sanguine  
Nu avec Napoléon    Une maison    My country  
My Kâ    My Lah    My Lullalongsome Baby  
O schweler Ahnenstern    Wir haben's  
    *nicht gewusst*

Nimmet gruwuhle

Nit gramah.

Une image très étroite presque transparente  
    Du bois de rose du matin.

Le long de la grille des nerfs

Au travers de jardins

    Hautement plantés de têtes de diplomates

Je porte une image fragile

    Du bois de rose du matin

Et chacun sait exactement ce que c'est

Moi qui l'ai taillée de mes propres mains

    Moi coupeur d'oreilles et d'épaules de tulipes moi

    Coupeur d'oreilles coupeur de tulipes

    Nous n'irons plus au bois le loup s'est libéré

    Les lauriers sont coupés

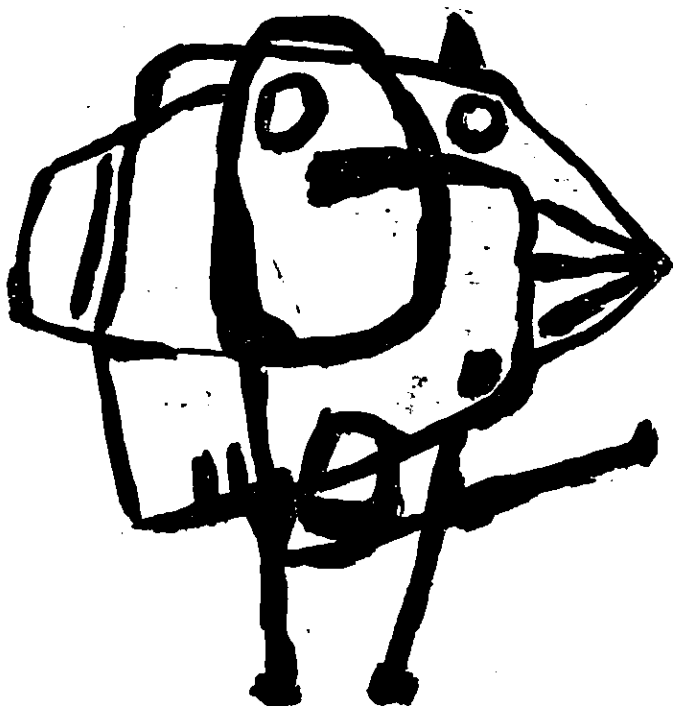
    La belle que voilà

    Ira les ra

        Ma

        Sser

- Dites, Madame, va-t-il pleuvoir ce soir ?
- Mais non, Monsieur, vous ne savez donc pas ?
- Quoi ?
- La-pluie-qui-ne-tombe-plus-jamais : on l'a inventée.



DANS LES RUES

Dans les rues de la ville les gens et la pluie s'abritent.  
Peut-être est-ce l'été tardif presque l'automne.  
Il est des feuilles pareilles à des mains piétinées.  
Des gosses interdits et tristes ramassent des châtaignes.

Le soir arrive lentement sur ses roulements à billes.  
Sur le pas des portes des filles tremblantes se laissent toucher.  
Des hommes s'enfument dans des bistrots.  
Des femmes traversent le parc en sifflant doucement.

Devant les plaques de verre des kiosques à journaux  
Les gens s'écrasent les pieds pour lire  
De leurs doigts sales des colonnes de noms.  
Ils se regardent dans les yeux : voilà  
Il est mort pendant les actualités au cinéma.

Je pense Je suis mort Je rentre.  
Personne ne me voit. Je crie.  
Personne ne me répond.  
Je trépigne J'appelle l'horloge  
Mon tabac a disparu Volé Mort je suis.

## LE LANGAGE

Le langage appartient aux oiseaux  
Je suis trop homme pour voler  
Je reste là comme une maison sur le monde  
Et bâtie de terre épaisse

Je suis à peu près celui  
Qu'abrite l'intérieur des murs  
Et qui coule derrière les fenêtres  
De la petite chambre bleue

Elle sent l'amour et l'engrais  
Il y a une plante dans une cage  
Le langage appartient aux oiseaux  
L'homme s'abrite dans les mots.

## LA VILLE

La ville : ce paisible campement pour soldats  
Où dans le gel du petit matin  
Les trams pépient  
Comme pour le repassage des sabres

Pardonnez-moi que vous le vouliez ou non ; je suis  
Neutre comme le soldat endormi  
Sur son matelas pneumatique dégonflé  
Mélangeant la viande et l'acier  
Le pain noir et l'avenir



Des bidons de lait comme le cliquetis des armes  
Mais pas d'herbes pour les poser  
Des autos crachotent comme des tanks  
Pour l'occupation ou pour la libération  
Mais un inextricable malentendu  
Sur la valeur des drapeaux  
Noirs ensanglantés ou blancs

Un jour nouveau se lève, le campement  
S'éveille, des ordres tout en sucre entourent  
L'avenir de fils de fer barbelés

Un jour nouveau, l'abattoir  
naît à la vie, aucune banderole  
Ne m'en convainc plus que la lumière  
La lumière prépare le crépuscule  
D'après cette loi  
Qu'on nomme réalité.

## LE JOUR

Aujourd'hui je suis là : les horloges marquent sept heures  
Sur leur balcon nos voisins parlent de la paix  
Mon père rédige son article sur les incendies  
Ma mère est heureuse d'avoir un fils

Les oncles coupent le gâteau j'attends fermé  
Le monde aussitôt répond : manifestations sportives  
Le soir est plein de voitures et de supporters  
Les tantes vont sans bruit portant de l'eau bouillante



Goede  
morgen HAAN



door

Gerrit Kouwenaar  
en  
Constant Nieuwenhuys



uitgave: Experimentele groep in Holland  
Amsterdam 1949



Le marchand de journaux sur son vélo salue le docteur  
Les yeux de la ville restent grands ouverts au vent du soir  
Parce que je suis là dans une cuve d'asphalte  
Parce que je suis là l'orgue assourdie joue au loin

En pleine nuit mon père revient son manteau pue l'incendie  
Il monte et descend l'escalier dans ses bottes de caoutchouc  
Il fume un cigarillo sur le balcon  
Boit un verre et pense je sais voler

### J'ECRIS...

J'écris : le passé est incertain  
L'avenir est aveugle

L'immédiat qu'on surveille : images vivantes  
Qui se figent de minutes en minutes

Des rivières sous l'orage l'amour  
Qui coule dans la plaine dans la mer

Je me suis perdu dans des forêts pour le bonheur ou la folie  
Je m'endors et le réveil est amer comme un silence

Des villes dans lesquelles on se complète et se répète  
S'abandonne se poursuit se perd et se retrouve

Des montagnes qui secouent le froid à chaque nouveau printemps  
Et le froid qui me saisit maintenant en automne

Je ne donne pas de conseil je ne montre pas la voie  
Des milliers de traces s'entrecroisent

Le corps s'efface plutôt que le rire  
Après le désert l'eau est divine.

## PATHOGENIE

De jour en jour plus noire, la lumière, et j'en suis,  
Les noms prennent un masque nègre et j'efface les traces,  
amis et voyants tournent en leur contraire et je laisse faire,  
Vous tous qui avez flairé l'incompris :  
Et maintenant ? Où ? Celui qui dit je  
Est vite chez lui

Pris dans ce qui fut un écho  
Et plus tôt encore une parole,  
Il reste immobile parmi ses émotions  
Comme cette vieille montre qui en a tant vu, je dis ça  
Comme ça, dieu, dieu, le bonheur et l'injustice  
Blanche comme la neige

Il, lui, on n'a qu'à se débrouiller dans la surabondance des virgules  
Et des termes de fractions :  
En latin et en plastique, dans l'obscène lyrisme  
De l'atome divisé, comme si l'œil divisé ne savait pas la réponse  
Et depuis longtemps : toutes fibres écruées polies avec finesse,  
l'incroyable mitraille que les balles subliment  
Et surtout le contraire : la gauche  
Devient la droite comme le prétendent les miroirs  
Et tous les ponts sautent,  
Laissez donc les mots-de-passe chez vous  
Et surtout leurs contraires

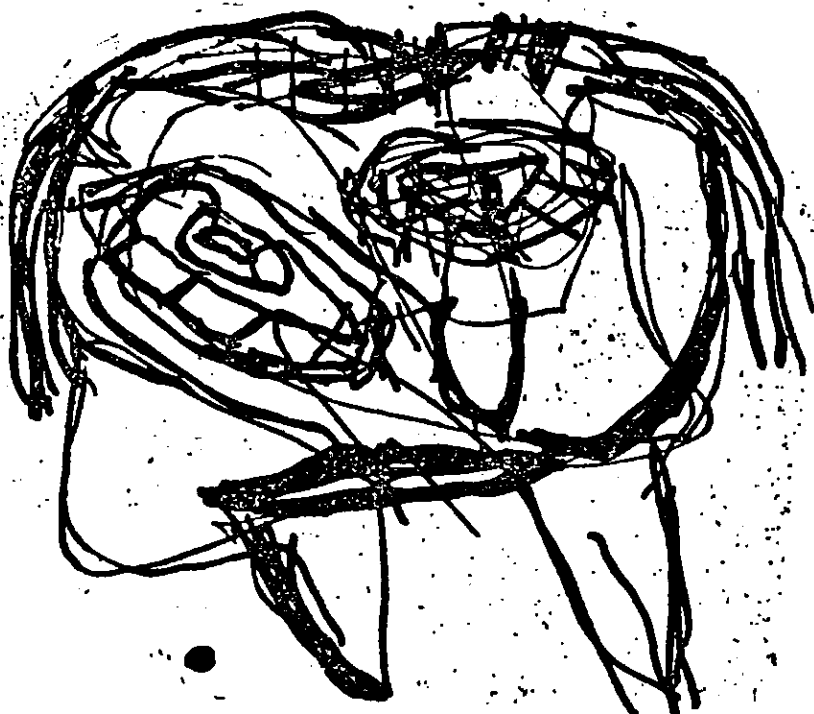
« C'est avec confiance que nous voyons l'avenir »

Pas de révélation, le sens d'une chose non  
Ou de rien comme le non-sens ou  
La respiration

S'il faut un grand cadavre : un monde  
Caché sous un monde

« Tel livre Telle page »

S'il le faut  
J'y suis  
Ou bien  
Ça aussi.





SI ÇA SE TROUVE

Si ça se trouve  
Faites donc faire à papa  
Une photo de cette petite machine  
Qui tout à l'heure  
Va enseigner les échecs ou  
Apprendre à tricoter

Mais oui mais oui

en miettes et de plus en plus

Une douleur  
Comme un mur soigneusement détruit  
Parce qu'elle imitait un manteau de fourrure quand elle était nue  
nue  
comme une bombe piétinée à Noël  
et nom de dieu disais-je  
en écoutant le journal parlé  
il y a dieu me pardonne une autre guerre  
qui produit des cheveux en pleine forme  
Euf Orage  
nous entrons à l'aise dans un  
magasin de semences  
où le jour se lève sur un couteau de poche  
tendu à bout de bras

5 heures  
Encore plus de messe  
Encore plus de pitié  
Encore plus de pitié sur une chaise  
Ou dans l'arrêt du placenta  
(tout le monde n'en revient pas)  
Une gourmande salamandre de pierre  
Entre les cuisses

Une étoile éteinte  
Durant l'approche

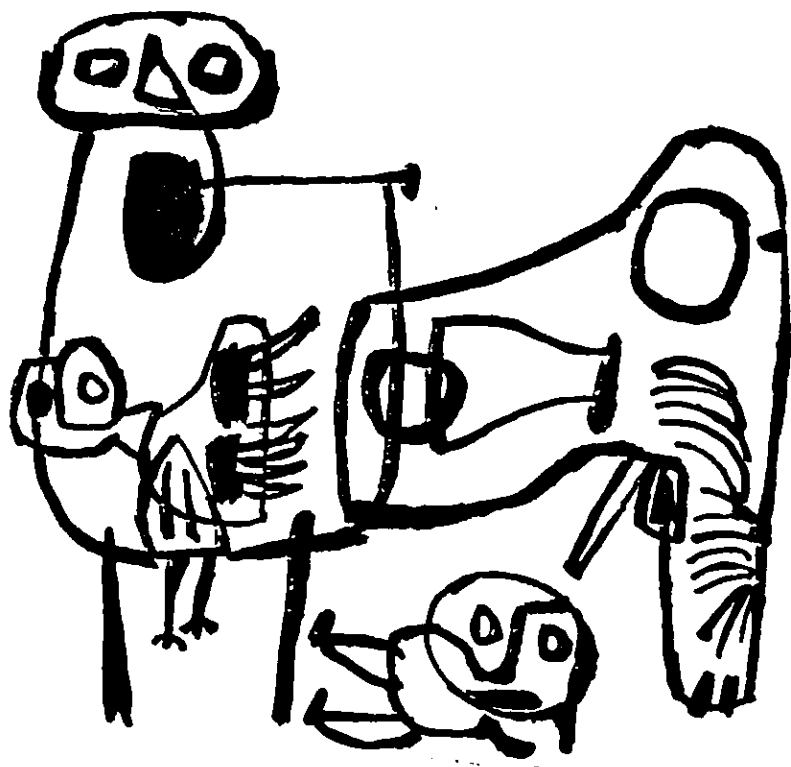
## LES REVELATIONS TUENT L'EGLISE

Eglise Porte-manteau des fous  
(une mitre menace un maillot  
une toge roule au ruisseau)  
des fous  
ils interdisent les bois aux fleurs  
ils offrent aux livres un bûcher  
ils défendent aux nègres le port de leur peau  
et à Jésus le sang premier de son épouse

« Autour du rêve éveillé des peuples troublés  
tes yeux ne bouchent plus rien  
ni le trou de balle du confessionnal  
ni l'émetteur constipé de la bible  
Et le dimanche s'arrête devant la nuit de mai  
et les vieux saints extasiés de la nuit de mai  
deviennent les fantômes secs et retors de ton corps de garde  
chuchotant derrière la frêle porte de la nuit de mai  
que le jeteur de flamme béni enfoncera bientôt »

Maïs un jour Jésus boira le sang de son épouse  
le transmettra aux hommes rouges  
qui le répandront  
la terre avancera

La terre se retrouvera  
le ciel redeviendra sa demeure  
l'épouse ramènera ses enfants qui révéleront à l'homme  
les espaces libérateurs  
les voûtes  
le social  
le rêve



## AUX ENFANTS

Enfants noirs de cendre  
consumés par la mort catholique  
soulevez la croix et riez  
pétrissez des pigeons de chair  
dans le pain quotidien

Car si le toit de ton père est devenu  
une vallée de larmes pour ta mère  
tu le dois au corbeau bavard  
qui détestait la semence

Enfant dessine un enfant  
un visage comme un bateau Une maison  
habite l'eau et le vent  
broie la stagnation

Emiette la croix



Un grand nègre grincheux est descendu en moi  
Il fait à l'intérieur des choses qu'on ne voit pas  
Pas même moi car c'est obscur là-dedans et noir

Mais je suis sûr qu'il étudie  
Nature et structure de ma blanche puissance

Il fait d'abord grincer des coffres à demi-vermoulus  
Puis des échardes jaillissent de mes épaules  
Enfin le plus dur il lit de vieux formulaires  
Car j'ai soustrait trop d'esclaves à la déclaration d'impôts

## VERS UNE VILLE VERS UN PAYS

vers une ville vers un pays de bonheur  
nous irons ensemble  
pas ici ni côte à côte  
mais ça et là  
et séparés

nos actes sur l'eau sale  
sont des empreintes de plumes  
et notre joie est  
la prison son origine son étendue

loin l'un de l'autre dans l'espace  
l'espace cet homme à double tranchant

frappe à droite elle meurt  
frappe à gauche il s'écroule

## AMOUR

je rêve donc je ne suis pas

je rêve que quelqu'un défonce la porte  
pas pour rire      pour un meurtre politique

je rêve donc je ne suis pas

je rêve que je vais mourir  
pas pour rire      pour rien

je rêve qu'il y a un moi

je rêve que je mange et bois  
pour rire mais aussi pour toi

## LA LUMIERE

La lumière est plus dense que  
le visage clair de l'homme

de ses drapeaux musclés elle ferme  
les portes de la peau

au dehors la nuit monte la garde

au sein même de son jet l'eau  
siffle et aspire au creux des vagues  
hardies et dures le cri du visage verrouillé

l'homme s'étend dans son visage verrouillé

une chambre pour la solitude  
une avant-scène pour l'obscurité  
entre les deux tremble sur chaque seuil  
la banderole de la mémoire

## NOTRE PAIX

Notre paix une peau de flammes  
notre paix une maison pleine de feu  
notre recueillement le capuchon du faucon

un ange éclaté notre vie intérieure  
invisible dans mon visage  
mais dans mon visage  
tes yeux sont comestibles

l'été de ton iris a ce goût vert  
ta voix un aster en cet automne calme comme un œuf

notre obscurité un obélisque de pluie  
notre voix douce un chaud bouquet  
siffler se taire forme un repas  
et le soleil et la lune notre corps dans son chant

## UN ANIMAL DE LA DEMOCRATIE

Baïllonne l'oiseau rase l'aile  
ouvre la rose de tes dents  
morsure de la hâte  
pas de tank pour étancher la soif  
pas de livre pour déployer le cerveau

les bougies appartiennent au blé  
la sagesse l'apparence  
ce qui est inerte est d'être intemporel



nos mains complètes et ensemble  
fertilisent la peau d'un frémissement  
une grande place jaillit de nos yeux  
avec des danses en croix et des roues de loterie

mais nous la pupille  
nous restons calmes  
invulnérables  
nous restons calmes  
comparons la volonté au désir  
à la lumière du silence des hommes

## UN AMOUR

Ta voix sur le seuil croise les bras  
et je goûte chez nous  
tes larmes dans un vase

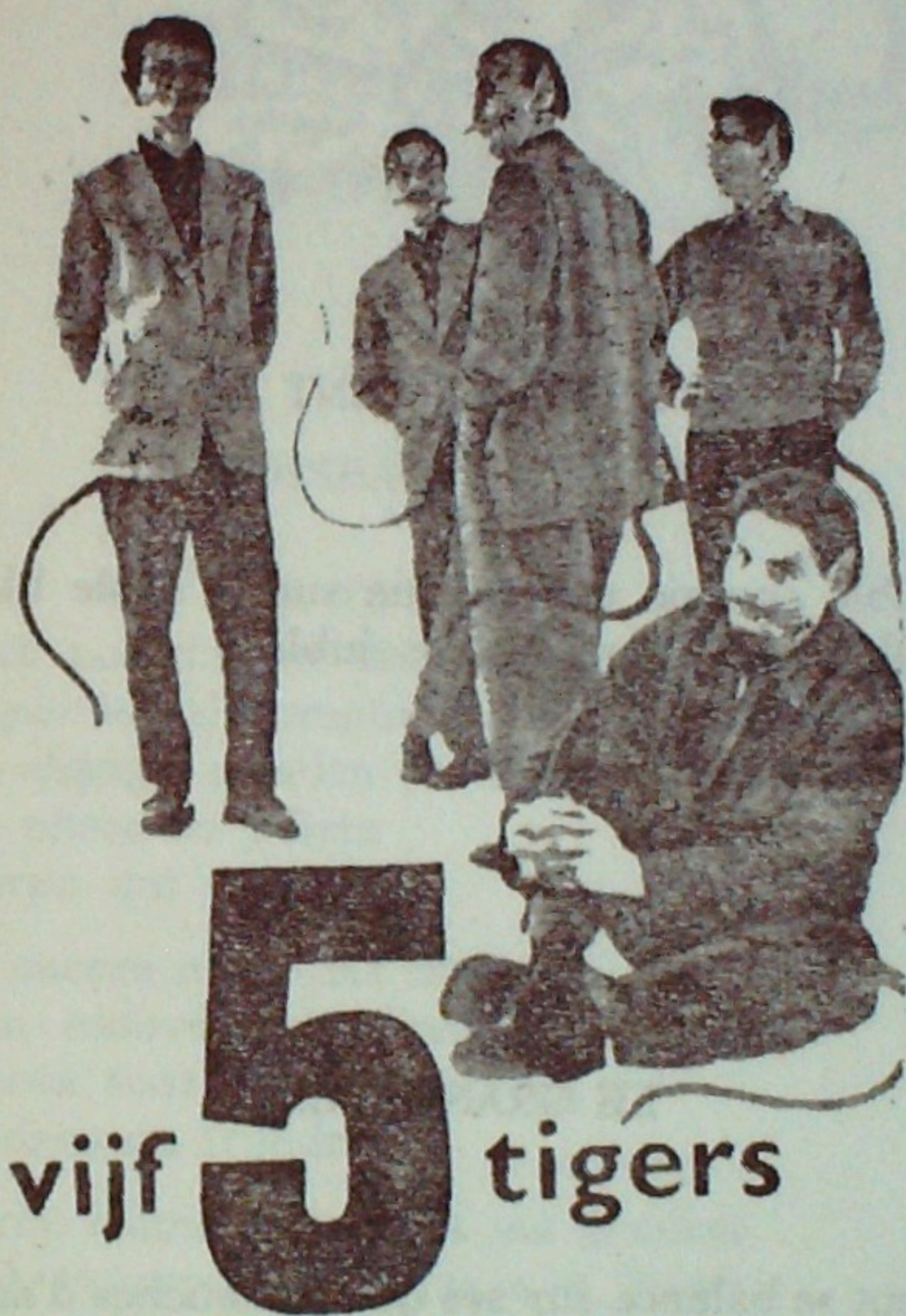
je marche et reste de l'autre côté de la rue  
une main me salue je vois qu'il est trop tard

avant  
nous trouvions contre le verre  
un avion  
et pour chaque fêlure  
un rire derrière nos molles ouïes

aujourd'hui  
nous glissons désunis  
à travers l'europe et l'asie

ton silence est de porcelaine  
mon halètement marteau





Montage (assis : Lucebert, debouts : Jan G. Elburg, Bert Schierbeek, Gerrit Kouwenaar, Remco Campert) fondé sur un jeu de mots : vijf tigers = cinq tigers, vijftigers = ceux des années cinquante. Couverture d'un livre publié par les éditions « De Bezige By » (Amsterdam).



## LE PETIT VENT

invisible comme une femme sur le sable bleu  
il embrasse les vaisseaux solubles  
et poursuit un cycliste  
de son miroir sans tain

## LE GRAND VENT

le vent se balance sur ses quatre hanches d'argent  
tôt dans l'après-nuit

le vent souffle entre ses quatre dents d'or  
tôt dans l'après-matin

le vent tape dans ses quatre mains froides  
tôt avant le soir

le vent va sur ses quatre pieds verticaux  
tard dans l'après-soir



## MES OISEAUX ACCUMULENT

Mes oiseaux accumulent dans leurs becs les coups de gonds  
et je peux par le gel dompter des cordes et de l'eau  
parler avec shangai et aden parfaitement  
je suis une phase de piliers  
sous un corps qui sombre

j'embaume encore parmi les milliers  
de vents aux mouvements d'enfants  
mais mes yeux sont déjà des sirènes  
et de deux dans un frigidaire

je suis encore calme assis dans ma gondole  
de nuages à tonnerres balançante et brisée  
mais déjà ma peur neige et grêle  
un terne phraseur de porcelaine

viens toi qui habille au coin de la rue  
de manteaux d'ailes et de farine  
des fleurs dans une coupole

beaucoup est beaucoup  
la langue se perd  
branches mortes dans la gorge  
et un corps demeure cet incendie  
jailli de la glace

brûle-moi... comme des lettres  
des lettres au fond d'un bocal  
vin brûlant

## TOUT EST DANS LE MONDE

Le sourire fou et enragé de la faim  
L'effroi de la douleur ses sorcières  
le grand vautour la rage le vorace  
les vieux toujours plus les lourds rossignols

Tout y est il y a tout dans le monde  
Tout est dans le monde il y a tout

tout ce qui vit sans lumière  
libellules prises dans des poumons d'acier  
ont la force la vitesse  
des montres en pierre de taille

Tout y est

dans le papier froissé du pouvoir  
baille sous la balle perdue de la paix  
pour la balle myope de la guerre baille  
le crâne vidé  
l'érosion

Tout y est il y a tout dans le monde

pauvre et mince et lentement né  
sommambules dans un cirque froid  
il y a tout y est dans le monde

sommeil

LE SOMMEIL : UN ESPACE

La poussière de ceux qui dorment  
souvent  
voudrait nous recouvrir.  
Mais ne dites pas de mal du sommeil.  
Il peut nous brûler la nuit. Il nous découvre.  
Par lui je m'ouvre  
et nous devenons animaux pierre enfant

Le sommeil : terre herbe source  
secret des plantes.  
Plus éloigné pourtant de la mort que le soleil,  
l'accouchement ou la naissance.  
Et lorsque nos mains endormies se tendent vers les étoiles  
que cherchent-elles ?  
Pour saisir quoi ?

Par quels chemins vont nos doigts ?  
Dans quels nombres sommes-nous ?  
De quelle clarté, de quelle obscurité  
brille et s'épanouit notre peau ?

Nous sommes plus que nous-mêmes,  
nous sommes plus que tous nos rêves à découvert.

Sommeil.  
Et aussi : la fatigue nous quitte, les chiens fuient la ville.

Et aussi : le réveil est une ville, trop belle mais légère par son courage.

Et le sommeil avance : forêts derrière nous, lac, ciel, cerf-volant.

Il devient ce désir profond et dur  
qui nous fait vivre.

## CROYANT

Horizons sans horizons,  
plus lointaines frontières,  
un homme s'y tient que rien n'arrête :  
c'est ma basilique.

Je taille les profils des morts.  
Je romps l'équilibre et je le rétablis.  
Je sais : celui qui est une flèche de générosité  
connaît l'efficace.  
Les grandes lignes : voilà mon savoir.  
Je fuis la secte. Je vois les autres.

Par nécessité j'explore l'univers.

Mais plus difficile que d'entendre ces paroles,  
plus difficile est d'entendre la voix  
qu'il faut toujours à nouveau rechercher.

Et plus difficile que de vivre :  
ne pas s'éloigner de cette voix,  
apprendre la patience.



ENSEMBLE

l'homme est mort  
étendu près de toi  
il embrasse tes lèvres  
et frémit  
ton haleine est morte  
ma main a tissé ce poison  
par la couleur  
de tes cheveux  
amour esclavage  
féminine obscurité  
la haine  
quitter la solitude d'être présent  
la douleur de la liberté  
féminine douleur

CAMPIGLI

la femme d'ivoire que tu nous a  
créée dans tes rêves déteste  
— pierre à l'aigu dans ta vie —  
cette sagesse que je devrais partager  
nous fortifie tant que le soleil pâlit

UN NEGRE DU MOZAMBIQUE

*(conversation dans l'après-midi)*

A : Je préfère boire dans un verre  
que dans un gobelet. Je veux dire :  
ma conviction est qu'on doit  
tout observer scrupuleusement  
puis choisir le meilleur  
comme un fragile oiseau vermillon.  
Partir lorsque le soleil  
se trouve au nord avec  
des valises pleines de trésors  
vers une ville inconnue  
une ville où le soir  
malgré le temps les gens  
restent dans leur jardin  
et gentiment saluent les passants.

B : Jan Roeltan est arrivé à Prague  
après un voyage fatigant mais intéressant.  
A Nuremberg il a vu entre autres des décombres.  
Il a pris beaucoup de photos.  
Il m'a écrit qu'à Prague  
on mange du pain dans les églises.  
Et que sur chaque pont un représentant  
du gouvernement est posté  
auquel on peut librement poser des questions  
pourvu qu'elles soient d'intérêt national.

C : Le droit à la chaleur est pour chacun  
cette chaleur rencontrée parfois  
dans une lettre soudaine  
d'un ami oublié depuis longtemps

B : Jan Roeltan me dit avoir rencontré  
à Prague un nègre  
un nègre du Mozambique  
qui étudie en Tchécoslovaquie  
les courants de la Moldau  
aux frais de son père  
grand chef du Mozambique  
où sévit une forte sécheresse  
un de ces jours il viendra en Hollande  
étudier notre système d'écluses  
de A jusqu'à Z  
Jan Roeltan lui a donné notre adresse  
pour qu'il ne se retrouve pas seul  
et nous demande de l'aider  
autant que nous le pourrons

C : Il peut loger chez moi  
dans l'antichambre j'ai un sofa  
couvert de coussins multicolores  
sur lesquels il ressortira magnifiquement  
et quand je rentrerai tard le soir  
il me chantera des romances  
des chansons oubliées du Mozambique  
je serai enfin très heureux

A : Et lorsqu'il ne travaillera pas  
je le promènerai dans la ville  
qui verra le jour  
à ses yeux étonnés  
et le vent lui-même soufflera plus doucement  
surpris de lui-même

Les pilotis de bois mort  
sur lesquels nos maisons sont construites

vivront alors un printemps inattendu  
et dans toutes les églises  
des rassemblements populaires  
des réunions de comités du parti  
la parole deviendra  
une nouvelle force inconnue  
des lettres inspirées couleront  
entre les doigts engourdis du pays

C : Et quand le matin j'irai travailler  
dans ma tête  
résonnera encore le sang vert  
haletant de ma chanson  
je le réveillerai et lui dirai  
la main de ce matin  
aux couleurs plus profondes encore  
fait signe par la fenêtre

B : A chaque coin de rue  
un jeune orchestre  
jouera de la musique originale du caucase  
et une délégation des peuples d'odessa  
nous offrira dans une boîte capitonnée  
la chaude lumière blanche du soleil

C : Et Shakespeare se lèvera  
où qu'il ait été enterré  
il viendra dans notre pays  
pour écrire des comédies  
dans toutes les mairies  
sur des actes et des formulaires

A B C : nous voulons un nègre du Mozambique  
nous lui donnerons à boire  
nous lui offrirons toute l'eau  
de notre boueux pays  
nous le laisserons étudier  
les plans du département des eaux

le drapeau de son pays flottera  
en son honneur sur tous les canaux

nous ornerons tous les ponts  
de serpentins et de rosettes  
nous pavoserons tous les bateaux  
les péniches seront promues au rang de dancing  
nous voulons un nègre du Mozambique  
nous serons enfin très heureux

A : Puis lorsque le soleil sera au nord  
il partira avec moi  
vers une ville inconnue

C : Mais il reviendra pour dormir  
sur mon sofa  
parmi les coussins rouges et jaunes

B : Non un jour  
il partira  
avec une citerne pleine d'eau  
et des valises pleines de notes  
il retournera au Mozambique

A B C : Et nous resterons ici  
à poursuivre notre impatiente  
agonie.

## REMONTER UNE STATUE

L'après-midi remonter une statue  
jusqu'à ce que la tête et les membres  
se détachent du corps d'écaillés  
et trouvent la vie d'une joue  
de poupée toute en rouge

L'après-midi remonter une statue  
jusqu'à ce que des oiseaux de glace  
bleus s'envolent de mon oreille gauche  
celle qui était gelée à ma naissance  
aussi sourde qu'une morne maison vide

L'après-midi remonter une statue  
jusqu'à ce que le crépuscule  
se réchauffe dans ses yeux  
et que l'oreille attentive  
elle étende ses jambes sur un sofa

L'après-midi remonter une statue  
Jusqu'à ce que le parc ferme

## LULLABY FOR A BEHOP BABY

Commençons par Brahms  
six notes de Brahms  
il habitait l'Allemagne  
il était croyant

il faut maintenant rentrer à la maison  
dire bonjour à ta mère  
dans ton lit te recouvrir  
d'une nuit granuleuse  
je te couperai des fleurs  
qui n'embaument pas  
qui n'ont pas de couleur

fais un autre vœu  
il sera exaucé  
par le rayon aigu de la lumière

sur la table non mise  
où je suis assis  
oui moi  
doucement à jouer  
des airs d'oiseaux blessés  
maintenant que tu dors presque

finissons sur Brahms  
six notes de Brahms  
il habitait l'Allemagne  
il était croyant

## PAQUES

A Pâques, ils vont chercher la guérison  
dans les villages, les champs, la campagne.  
Leur résurrection s'accomplit à vélo.  
Et la ville, cette aride caverne, reste là,

déserte. Seuls quelques rodeurs vont  
et cherchent dans les replis de l'ombre.

Leurs pieds fatigués laissent des empreintes  
pour les coureurs des bois, les écrivains d'histoire :

« Ici il s'est arrêté, près de Miromesnil.  
Il a hésité entre la gauche et la droite.

D'où vient cette hésitation. Surely  
he must have known all roads

were alike. En ce temps là, l'innocence  
était probablement une sorte de félicité ».

## SONNET

Je voulais t'envoyer des fleurs.  
Une sorte de fleurs qui te ferait comprendre  
de quelle manière je me promène,  
et sur quel sol je me promène.

Je voulais t'envoyer des fleurs.  
Une sorte de fleurs d'hiver,  
aux couleurs brunes de la dernière rose,  
avec l'odeur d'une longue marche,  
nuit après nuit, sur un terrain dangereux,  
entourés de haies négligées  
derrière lesquelles on peut imaginer  
des narcisses, les narcisses des mois  
qui s'étendent derrière nous,  
narcisses d'une senteur  
que probablement j'estime trop aimable.

Cette sorte de fleurs  
je voulais te la faire parvenir  
non par la poste  
non  
elle devait t'être apportée  
par un garçon au profil grec  
qui étudie l'allemand à l'université  
qui a écrit une chorégraphie  
sur de la musique de mozart

cette sorte de fleurs  
par un tel garçon

mais j'ai appris que tu es en voyage  
et que peut-être tu ne reviendras jamais.



## EGLISES

### Partout

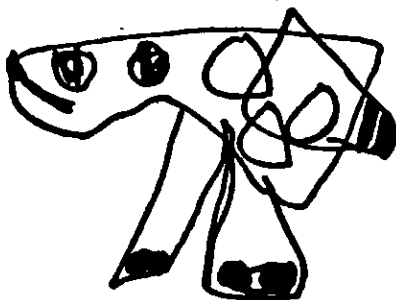
On construit encore à nouveau  
Des églises. On peut toujours  
Y trouver une ou deux femmes,  
En prière : pour leurs neveux, pour  
Leur propre salut et donc pour celui de tous

C'est calme dans les églises, plus calme  
Que dans le grand calme de la nature.  
Froid aussi, plus froid que  
Sur un lac gelé. Calmes et froides  
Sont les églises : on dit, sereines.  
A heures fixes on peut y chanter.

Il y a des églises dans les villes et dans les villages,  
Parsemant le pays, comme des  
Stations-service :

un homme

En salopette nettoie les vitres, remplit  
Le réservoir, reçoit son argent, rentre  
A l'intérieur, lit son journal.



## NOTULES BIOGRAPHIQUES

*Jan Hanlo : né en 1912, à Bandoeng, mort à Maastricht en 1969*

*Bert Schierbeek : né en 1918, à Glanenburg*

*Jan G. Elburg : né en 1919, Wemeldinge*

*Paul Rodenko : né en 1920, à La Haye*

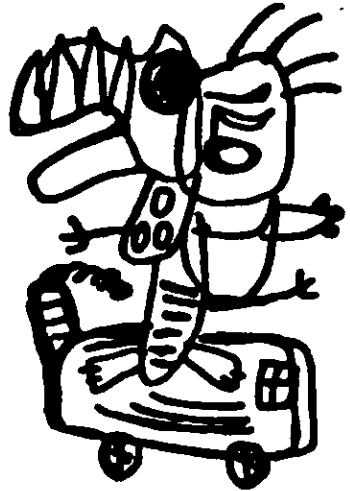
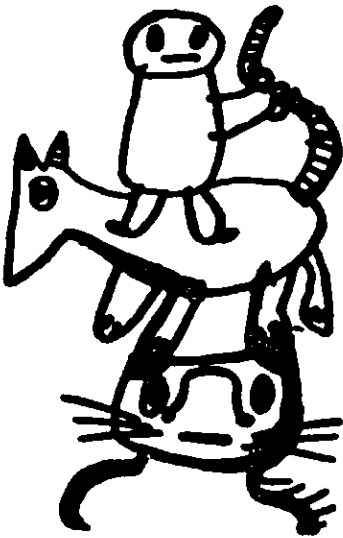
*Gerrit Kouwenaar : né en 1923, à Amsterdam*

*Lucebert : né en 1924, à Amsterdam*

*Hans Andreus : né en 1926, à Amsterdam*

*Simon Vinkenoog : né en 1928, à Amsterdam*

*Remco Campert : né en 1929, à La Haye*



QUANT AU PREFIXE RE

« Le mot même de *représentation* est impropre quoique usuel (...) dans la mesure où il suppose que serait re-présenté quelque chose qui dans un autre espace (...) aurait été déjà présenté une première fois. Or la représentation est une présentation. »

Que le préfixe *re* puisse dire la répétition, c'est un fait certain, mais non moins certain est cet autre fait que la répétition est loin, très loin d'être tout ce que peut dire ce préfixe : il peut le plus souvent dire le retour à l'état (ou au possesseur) antérieur, le mouvement vers l'arrière, l'opposition, la réciprocité, etc. — et dire aussi l'augmentation, le renforcement, l'achèvement. *Re* d'achèvement, *re* de complète et pleine exécution, c'est ce qu'est ici le *re* de représentation : représenter, c'est rendre présent de toute évidence, en toute et juste perfection, c'est rendre absolument présent (1).

Il s'ensuit qu'ici :

— dire que le mot de représentation est « impropre » et juger ainsi que l'usage est erreur, c'est prononcer un jugement faux, cette erreur étant fausse ;

— dire conséquemment que la représentation est « présentation », autrement dit présentation « une première fois », c'est donner de cette erreur fausse une correction logiquement faussée.

\* \* \*

Ce *re* de représentation a déjà fait beaucoup écrire, on le sait, comme l'ont fait beaucoup d'autres jugements erronés, portant souvent d'ailleurs sur des préfixes : en sa variation immensément proliférante (impossible en effet d'échapper à l'alternative : ou la parole juste ou l'inépuisable paralogique), une telle littérature a cependant son unité, qui est d'être le résultat d'une seule et même méthode — et cette méthode, analysée ici à travers cet exemple, est méthode qu'on dira de correction de la fausse erreur.

\* \* \*

Est-ce le faux jugement d'erreur qui fait naître le corrigé — est-ce le corrigé déjà prêt qui suscitera le jugement faux ?

« La terre retrouvée, grâce à une parole qui aurait pouvoir de réunir, de *rassembler*. Ce verbe, souvent employé par Bonnefoy

---

(1) Pour prononcer encore au nom de la langue, on peut même dire ici que le préfixe *re* confère à l'action de rendre présent valeur absolue, autrement dit que cette action, que le verbe même est sa propre finalité (un autre exemple suffira : le *re* de rechercher).

dans ses essais, et qui apparait à la fin du *Leurre du seuil*, appartient à la catégorie des vocables que nous avons signalés : commençant par le préfixe de répétition, mais ne signifiant pas un simple retour. »

Même méthode une fois de plus, même correction de la fausse erreur, mais à pareil degré (en fonction purement de la langue, le re de rassembler, plus encore que celui de représenter, est tout sauf de répétition), l'interrogation est permise : une telle compulsion scolastique, une telle volonté de statuer du langage au nom de la langue, une telle nécessité de codifier a priori cette langue en chaque signe et chaque sens, serait-ce signe simplement que se perd le sens du langage ?

Maurice REGNAUT

### PARMI LES DERNIERS LIVRES PARUS...

Parmi les derniers livres parus et qui m'ont sollicité, j'en ai retenu sept.

Que l'on me pardonne si je ne puis m'empêcher de manquer de sérieux, mais, au moment d'en donner les titres, je remarque une peu banale coïncidence : à l'exception d'un seul (et encore), tous s'assemblent autour de l'idée de maison.

De la « *Chambre haute* » (1) de Vincent Jacq, on va « *Hors les murs* » (2), (Jacques Réda) vers « *L'extérieur blanc* » de Jean-Luc Sarré (3), en passant par « *Une apparence de soupirail* » (4) (Jacques Dupin). Peut-être pour noyer « *Le poème hanté* » (5) de Georges-Emmanuel Clancier dans la « *Conjoncture du corps et du jardin* » (6), de Claude Esteban.

Le seul qui échappe à cette fatalité, il le dit bien, c'est « *Décalages* » (7) de Pierre Chappuis.

(Il est vrai que, si je prends d'autres titres récents, dont je ne parlerai pas ici, force m'est de constater que Georges Drano a publié « *La maison conduit à la terre* », Gabriel Cousin « *Variations pour des musiques de chambres* », Guillevic « *Blason de la chambre* », Max Alhau « *Les mêmes lieux* », et que Jean Tortel porte avec acuité son regard sur son jardin).

Coïncidence ? Signes d'un temps ? Peut-être n'est-ce pas fortuit, peut-être la crainte et le tremblement qui ont saisi l'époque nous resserrent-ils autour de la demeure (matricielle, nourricière, protectrice — en même temps qu'isolationniste), laissent juste filtrer la lumière intime, proche (mais aussi extasiante) du jardin.

A propos de jardin, et pour en venir à l'essentiel, qui, en la matière, est l'écriture, constatons une fois de plus que la poésie contemporaine

- 
- (1) Editions de l'Equinoxe.
  - (2) Gallimard.
  - (3) Flammarion.
  - (4) Gallimard.
  - (5) Gallimard.
  - (6) Flammarion.
  - (7) La Dogana.

a du mal à s'en tenir au sillon, au *versus*, à la ligne tendue comme un cordeau.

Ici, le vers éclate en blocs de signes qui s'efforcent d'accéder à quelque troisième dimension. Ailleurs, c'est l'épais terreau de la prose qui l'absorbe, n'hésitant pas à le faire fructifier. Reverdy, Ponge...

Réda s'est fait le terrain privilégié de ce combat où le récit culbute le chant qui s'assimile la narration pour rejoindre le pouvoir ancien des mots : l'épopée et l'incantation.

Le quotidien, rien que le quotidien, et tout le quotidien : où mieux réconcilier réel et imaginaire, où mieux laisser libre cours au lecteur pensant et rêvant, que dans ces blocs de lyrisme objectif, qui désigne, qui fait sonner, qui ne distille ni ne commente ?

Que je me régale à lire Réda, que la tendresse et l'espièglerie y éclairent un paysage fait de baba-au-rhum et de stations de bus, je prie qu'on m'en excuse, je sais que la poésie ne serait pas vraiment faite pour cela. Justement, la poésie de Réda, la plus *avérée* aujourd'hui peut-être quant à l'écriture, cette poésie (ni « rétro », ni anecdotique comme je l'entends dire ici ou là), cette poésie charrie tout ce qu'a toujours véhiculé la poésie : l'effroyable, médiocre et prodigieux mystère d'être là.

Si l'on ne sait pas lire, ou si l'on n'en prend pas le temps, bien sûr, on peut n'y voir qu'un bric-à-brac où « chiner ».

Si l'on change de focale, regardez, soudain, sous ces grands pans de journée, ce qui nous attend, nous fait signe, nous fait penser à quelque chose...

Clancier reste, lui, fidèle au vers libre qui sert peut-être de bonne conscience durant ce demi-siècle, mais qui n'a pas épuisé ses ressources.

Là aussi l'événement nourrit l'écriture, avec un souci plus délibéré d'émerveillement (et tout le dit dans le lexique, jusqu'au titre).

Je me demande si ce n'est pas là l'un des plus assurés, dans l'ordre de l'écriture, parmi les livres de poésie de Clancier.

Avec Jean-Luc Sarré, le vers libre tend discrètement vers l'éclatement. En évitant de singer certaines modes.

Sarré se tient naturellement tendu au centre même du silence, du blanc. C'est l'exil, que sa pudeur se refuse à nommer.

Quelle chose comme du lyrisme qui se serait cristallisé en minces traînées de givre où viendrait résonner le soleil. Une sorte de gel torride.

Si Flammarion n'avait pas, peut-être grâce à Bernard Noël, édité ce beau livre, les lecteurs de poésie seraient encore condamnés à courir, bribe après bribe, derrière ce poète « de revue » qui, d'emblée, aux approches de la quarantaine, se révèle.

L'éclatement est consommé, il livre ses effets chez Pierre Chappuis. Lui aussi est discret. Lui aussi se tient tapi, à l'affût, à la lisière des ombres.

Lui aussi, comme la plupart des poètes d'aujourd'hui, privilégie le regard, qu'il a aigu, sélectif, doté d'un fort pouvoir séparateur.

C'est bien ce monde du contraste, du noir et blanc, qui se livre, implacable, frémissant toutefois si on se penche pour mieux le considérer, dans la poésie du silence actuellement dominante.

Claude Esteban appartient à la même lignée, inaugurée d'une part par René Char, de l'autre par Yves Bonnefoy ou par André Du Bouchet.

Lignée du terme bref, du vocable gorgé de sens jusqu'aux racines.

Poésie à retardement, qui a pour vocation d'agir (ou, chimiquement, réagir) en sous-œuvre.

Lui aussi, comme d'ailleurs, me semble-t-il, Bonnefoy, cède à l'appel d'air de la prose poétique qui constitue sans doute l'un des recours

contre la crise dans laquelle se sont précipitées les écritures depuis un quart de siècle.

Il y a, certes, ici ou là, quelques vers très aérés, explosant d'images premières. Mais je me demande si, comme parfois chez Follain, la prose n'est pas derrière, qui attend. Car, simple jeu, mettons bout à bout des séquences brisées qui « font vers », page 89 ou page 95, cela *donne* un poème de même *nature* que tous ceux des soixante et onze premières pages.

C'est là encore une poésie du secret, du « trobar cluz » si l'on veut. Avec, peut-être, chez Esteban, le penchant encore retenu — mais qui pourrait se libérer — pour l'ample phrase musicale.

Jacques Dupin aussi avance sous couvert. Il retient une explosion, une violence qu'il serait surprenant de ne pas entendre un jour.

Il quitte doucement l'énigme dont son écriture s'est si longtemps nourrie.

Le dépouillement n'a cessé, chez Dupin, de se préciser, moins dans la forme que dans le propos. Il va vers davantage d'économie et de transparence (celle bien sûr qui donne sur ce qu'il est vain de nommer à tout bout de vers).

Il glisse vers le plaisir de désigner, qui n'est pas l'intention de nommer.

La grande leçon de Reverdy, accentuée par Ponge qui lui donne une autre *allure* mais en respecte la nature, cette leçon refait surface peu à peu en chacun de nous.

Curieux ce choix du label « roman » pour le livre de Vincent Jacq, « Chambre haute ». Il y a des textes qui semblent hésiter à dire leur nom.

Peut-être, de la sorte, oublie-t-on de reconnaître en Jean-Loup Trassard l'un des poètes les meilleurs de ce temps (lisez « Des cours d'eaux peu considérables », paru l'an dernier).

Peut-être Jacq risque-t-il de devenir un prosateur intimiste peu lu, si on ne prend garde de dire qu'il vient de faire irruption parmi les poètes les plus « savoureux » d'aujourd'hui.

Je veux dire qu'on s'y régale, comme avec Réda, comme avec Follain. Mais je me sens si proche de ces préoccupations, de ce mode d'écriture (et de ces allusions à Chardin, à Claude Gellée, aux peintres et poètes chinois) que je suis pris de court.

Simplement : allez-y lire. Allez lire ces six livres, comme aussi l'« *Itinéraire de la nuit* » de Jean Lescure, « *Largeur des tempes* » de Patrick Reumaux, « *Pile ou face* » de Christian Dorrière, « *C'est à cause du titre* » de François de Cornière, « *Jours anciens* » de Pierre Autin-Grenier, par exemple.

Il y en a beaucoup d'autres, pour tous les goûts.

GIL JOUANARD

### « AVEUGLES A LA QUESTION DE TOUS... »

Depuis longtemps (j'ai lu « Tête noire », publié par G.L.M., il y a près de vingt-cinq ans !) j'ai la conviction que l'écriture, poème ou prose interrogée dans ses cadences, mise en avant par Jean Todrani est une des plus singulières de ce temps.

La publication de « Studio », éditions F.P. Lobies, collection Gramma, animée par Alain Coulange, vient renforcer mon adhésion. Dans une passion porteuse de plaies : un affrontement.

Si le poème en prose existe, le voilà : dans cette écriture qui se développe par modulations brisées. Balancement qui s'observe, se précise en règles de violence, sans interrompre l'écriture dans son accomplissement, sa noblesse (c'est aujourd'hui chose rare).

Le texte de J.T. fait masse : série close. La variété des proportions joue dans un ensemble, une longueur qui se veut.

Voici le chœur de la tragédie : tu perds tes ongles, tu sais pourquoi, le corps au panier. Il s'agit ici de flétrir l'écriture-miroir : l'avidité à frapper la stabilité des cultures impressionne ce répertoire lyrique (l'un des plus étendus que je connaisse).

Un parallélisme visuel s'installe (l'obstination) qu'on attendrait surtout d'une marque de vers ; d'un effet de prosodie. C'est qu'à se rincer l'œil, il y a bien du désir.

Locomotion : « j'écrirai de l'écriture », de son scandale maître des répétitions.

Les servitudes techniques, tenues haut la main, sont ici internes, organiques, dans l'objet même du texte : la mort de vivre.

Dans la dissimulation démasquée de son impossible vérité.

L'inaccessible de la vérité biographique.

Henri DELUY

## PRIS DANS « L'HELICE D'ECRIRE » : « CE QUE JE VOUS DIS TROIS FOIS EST VRAI »

Pierre Lartigue a publié, il y a quelque temps, aux Editions Ryōan-ji (André Dimanche, 138, boulevard Chave, 13005 Marseille), un recueil où le poème souffle le travail de traduire, d'une part (et son effet sur le poème français), et le poème d'écriture en alerte, vif, dans le discours comme dans le monostiche.

Je ne sais pas de meilleur moyen d'insister à nouveau sur la qualité et sur l'intérêt de ce livre que d'en donner, en grande partie, la brève préface écrite par P. Lartigue, sous le titre « L'hélice d'écrire » :

*« A Riberac. Les soldats ne se baignent plus dans la rivière.*

*Ici est apparue la sextine à la fin du XII<sup>e</sup>. Six strophes de six vers terminés par six mêmes mots du premier au dernier vers selon une permutation qui reconduit la septième strophe au modèle de la première. Arnaut Daniel reprend à l'envoi les six mots clés disposés sur trois vers.*

*Puis c'est l'Italie : cité, dans le De Vulgari Eloquentia, il apparaît sur les marches du Purgatoire. Sur son exemple Dante écrit une sextine avant de passer à un exercice plus complexe : « Amor, tu vedi ben che questa donna... ».*

*Petrarque en écrit neuf. Il y eut Sannazaro, Firenzuola, Tasso, Gaspara Stampa et cette forme revient en France en 1548 avec les traductions du Canzoniere par Vasquin Philieul de Carpentras.*

*A Seville : Herrera. On trouve une sextine dans The Shepheardes Calendar de Spenser. Sidney en écrit trois. Puis Thomas Lodge... Qu'importe ! On ne devrait avoir d'oreille que pour le nom de Barnaby Barnes. Cet aventurier, ce « cuckold », ce cinglé publia un recueil de poèmes d'amour : Parthenophil and Parthenophe où se trouvent les seules sextines comparables à celles d'Arnaut et de Dante.*

*La sextine est semblable à une mince flamme qui s'enroule et se déroule.*

*Dans le square des Batignoles, entre les grands arbres et les trains invisibles, il y avait un manège. Une petite fille tenait serrée la barre d'argent sur un cheval gris. Je la regardais revenir, disparaître. Et rien n'était beau comme ce lent retour. J'imaginai l'émotion qui se dégageait d'une réapparition moins prévisible. L'hélice d'écrire. Enroule, enrobe, enregistre...*

*Plier plusieurs fois en rond sur soi. Pour le toucher : une frise de bourgeons, une bordure de buis pour les parfums. Ne rien chamarrer. Enrichir par le seul ajout de sucre au café qui grille ou bien comme une feuille de tabac léger qui frise entre les doigts.*

*La rivière coule emportant arbres, rochers, dictionnaires, la laine, les piles des ponts.*

*Le premier qui s'avance est Arnaut Daniel. »*

On ne peut dire autrement. C'est beau.

H. D.

## LIONEL RAY ET L'ETAT CHANTANT

Etre changement, ce n'était pas seulement dire la vie étonnamment changeante, c'est être en soi-même un vivant qui change : ainsi pourrait se formuler, des METAMORPHOSES DU BIOGRAPHE au CORPS OBSCUR, perpétuelle transfiguration, le sens d'un parcours, la vérité d'un « chemin-fée ». Il y a moins rupture ou reniement, dans LE CORPS OBSCUR, que révélation, preuve soudain de chemin accompli, témoignage flagrant de présence entièrement devenue autre — et cependant c'est au même lieu que le monde toujours prend visage et c'est toujours, depuis LES METAMORPHOSES, le même univers d'une voix toujours même. Une question double donc : ce parcours, cette variation qui prend sens, ce changement dit, qu'a-t-il pu être — et cette diction cependant invariante, où prend-elle origine ?

\* \* \*

Lionel Ray, c'est originellement, on le sait, ce nom à dire au lieu du nom réel, cette déclaration d'un être poétique absolument distinct de l'existence, et c'est l'institution ainsi de ce pur espace absolu où vient figurer non pas l'existence, mais ce qui est dit au lieu d'elle, où viennent jouer non pas les choses, mais les mots seuls, sans pour autant que les mots tiennent lieu de rien d'autre que des choses mêmes, sans que l'être



distinct de l'existence lui soit pour autant étranger : le bon usage des mots est celui même de la réalité — et de même que les choses réelles sont multitude d'apparitions, réseau perpétuel de recontres, suite inlassablement d'images, mer qui jamais ne se fixe ou ne se clôt dans un état définitif, de même les mots, les mots qui sont « la vérité de l'immédiat », les mots jamais ne font une phrase complète, un sens déterminé, les mots toujours nouveaux, toujours imprévus, étonnants toujours, les mots comme toujours entre le vide d'avant et le vide d'après, « la page comme la porte donnant sur la voie ». Et le poème est cet espace où l'existence inconditionnellement n'a le droit d'être qu'en parole et ce refus de toute proposition, de tout antécédent significatif, cette défaite du sens est triomphe absolu de l'être poétique, être de nulle part, errant sans même destin d'errance — et le poème est « lieu du voyageur toujours total » : ce qui anime le voyageur, ce qui donne à l'errant sa force et son alacrité, c'est totalement cette certitude ainsi que le déni de l'existence,

et dites oh dites à tous que je n'existe pas

que le naufrage délibéré du sens est seul salut de l'être poétique, est seule chance pour lui d'être également réalité, de prendre place entre « les choses comme elles sont », lui à qui seul « le Radeau de la Méduse peut être salvateur ». Salvateur, il va l'être en effet, cette aventure va pleinement s'accomplir, retournement sur soi, en un premier aboutissement : L'INTERDIT EST MON OPERA.

L'INTERDIT est « le livre d'Ulysse » — au centre de la « mer verbale » est la figure toujours du « voyageur toujours total », mais cette totalité est liée à son sens, mais ce voyage, errance, exil, a pour sens une patrie et cette patrie, elle n'est pas fin, elle n'est pas terme du voyage, elle est le sens à chaque instant du voyage même, elle est le nom en mer de chaque image, Ithaque présente en chaque métamorphose et chaque métamorphose est la forme d'Ithaque et le multiple est unité, le discontinu seul itinéraire :

*l'œil d'Ulysse imagine une cible et tel serait le sens le retour au soleil fléché possible saisissable le rite le mime la danse la mort ici et proche et là dans l'inépuisable gaieté du texte la dispersion l'issue...*

La distance entre l'être et l'existence, autrement dit, se retourne sur soi : étant ce qui sépare, elle est aussi ce qui unit — et ce retournement n'est pas le désaveu du fondement poétique originel, mais son paradoxal accomplissement : si l'être s'absente indéfiniment, c'est indéfiniment pour être présence, et si, de ce qui existe, il n'est identifiable à rien, ce n'est que de s'identifier en tout, prêt toujours. « fascinante illusion de l'attente », à ce qui va surgir, prêt au jeu, prêt au feu de tout, « torche irréductible ». Ainsi « l'identité de l'être et de l'existence » est celle d'une dualité : en chaque formation être et la forme et l'autre qu'elle, être en chaque variation et la variable et l'invariant, c'est être double, et le paradoxe est ici que le « statut de la conscience double » est fondement seul de l'unité — « je est un autre » est seule vérité ici reconnue, ici assumée, ici magnifiée, et le statut du double est non seulement le seul possible, il est sans fin pleinement heureux, je est un autre perpétuel. Nulle demeure autre que le mouvement, nul autre lieu que l'utopie et nulle vérité qu'illusoire, ainsi est tenu, et triomphalement, comme un pari, ici, comme un défi : si en effet le droit à la parole est devoir de donner à chaque mot, à chaque phrase, un sens définitif, c'est bien de ce qui ne se dit pas, de ce qui pourtant se dit entre les mots, à travers eux, c'est vague après vague et de l'une en l'autre et perpétuellement, c'est de la mer verbale elle-même, unique patrie à qui est sans patrie, infini sens de ce qui n'a pas de sens, c'est de l'« océan interdit » que, paradoxe ostentatoire, il est fait ici, ce sera sans lendemain, œuvre de bonheur.

UNE SAISON EN ENFER, il suffit de rappeler ce qui est essentiel en elle et décisif : l'effondrement du temps, reconnaissance d'un présent absolu, passé comme futur n'étant que ce que dit, que ce que seul est à même de dire ce présent — l'effondrement de l' « idéal du moi », reconnaissance que tout programme « spirituel » n'est que rapport de soi à soi, que ce qui est recherché par la voyance et l'alchimie est possédé en fait solitairement « dans une âme et un corps » — l'effondrement du monde de l'illusion et du « mensonge », reconnaissance qui en elle-même est vérité, celle d'une maturité « au moins très sévère » (ainsi confession d'initié, récit de converti à « la réalité rugueuse », ainsi la SAISON, « épreuve terminée », est et reste le modèle pur de ce qu'est le passage à la maturité, de ce qu'est l'initiation « absolument moderne », en un monde autrement dit d'où toute religion est socialement absente, où chaque être doit désormais être son propre initiateur dans une solitude absolue). Il faut en croire alors les reprises rythmiques, syntaxiques, lexicales, indices d'une profonde parenté, PARTOUT ICI MEME est aussi en partie une SAISON : le temps qui jusqu'ici, peut-on dire, allait de soi, mouvement perpétuel, le temps soudain est suspendu, « le temps qui nous accouche » fait place au présent « nu et froid », au présent vivant qui dit son passé — la trop belle aventure est morte, on croyait avoir partie liée avec Ulysse, avec l'aléatoire, on découvre soudain, « nul et seul », qu'on n'a jamais affaire en tout et pour tout qu'à soi-même, soi-même « et rien rien rien ! » — hier est aujourd'hui mensonge, hier intégralement passé, et « je suis ce que je deviens », le passage accompli ne peut être que reconnu, l'être était rapport hier au changement vécu, il se sait aujourd'hui lui-même changeant, lui-même changé, vivant lui-même. Extérieure à l'être, elle était identifiée à lui extérieurement, l'existence à présent est intérieure à l'être et c'est intérieurement qu'elle et lui enfin ne sont vraiment qu'un, ce retournement décisif de soi à soi-même étant absolue intériorisation : la vie était ce dehors perpétuel, cette perpétuelle issue, elle est à présent ce dedans unique infini, ce qui était vécu comme métamorphose, image toujours autre, illusion salutaire, est à présent empreinte et marque et trace au fond de soi reconnue, indissoluble profondeur vivante, à présent le regard est ce par quoi se fait intérieur l'extérieur, ce par quoi « l'œil devient mémoire » — et la « gaieté du texte » éclate en multiple aveu douloureux, maîtrise de l'adieu, même défi, même sûreté, même célérité pourtant, même danse toujours, mais sur couteaux, mais danse à vif. Si l'effondrement du temps illusoire est ainsi conversion cruelle à la réalité, la réciproque aussi n'est-elle pas vraie et le choc du réel, qui plus est, ne peut-il pas précipiter la claire catastrophe en la sauvant du vide, en faisant d'elle un départ neuf au-delà de tout mensonge ? Il resterait à dire effectivement comment l'amour ici est cette double réalité, comment ensemble il est et définitif achèvement et commencement vrai, comment même il est proprement ce qui fait de l'adieu un salut, ce qui donne à la nuit double sens :

*il n'y a plus rien  
rien rien rien et rien*

telle est la vérité négative de la nuit, désespoir lucide, écroulement total de l'ancienne illusion, mais aussi, sans que rien soit nié, sans nouvel aveuglement, vérité positive,

*il y a tes mains  
par quoi la nuit change  
de sens*

et par quoi l'absolu présent est présence et partout désormais ici même, ici par toi où la parole est non seulement possible, où parler est vivre enfin réellement. Tel qu'en lui-même enfin changé, si le poète pourtant n'est pas qu'un poète mort, c'est réellement que l'amour change ici le changement même — ainsi tout, et l'aveu d'erreur en aveu d'amour, et la reconnaissance amère en gratitude, et la solitude rimbaldienne en couple éluardien, tout se transmue et se dédouble en cette œuvre de vérité, minuit noir et blanc, détresse et tendresse.

Il s'ensuit que LE CORPS OBSCUR est première œuvre de maturité. Le fondamental désormais, et définitivement, est de l'ordre ici d'une triple évidence : il n'est de vérité qu'intérieure et c'est « en nous » que tout prend origine et si le regard même, entre monde et mémoire, est ce pouvoir d'intériorisation, c'est que « quelqu'un en nous regarde intensément » — il n'est d'intériorité que du corps et « l'immense jeu de vivre et d'aimer », c'est le corps qui le joue, avenir, passé, tout est sa perpétuelle présence — il n'est de corps qu'obscur, qu'à jamais inélucidable, originelle « chair intérieure » à laquelle n'accède rien qui n'ait d'elle-même et d'elle seule procédé : la parole, c'est le corps vivant, c'est l'être réel ainsi qui la fonde, être parlant centré sur son noyau de nuit —

*ce sera en dessous*

*dans le dedans là où la neige fait loi*

*dans l'inépuisable origine et la roue des solitudes*

*l'ultime matin où le feu s'accroît dans l'émergence*

*du cri — l'œil noir le centre le foyer profond*

Ce foyer, c'est enfin nommé simplement celui de l'ancienne « torche irréductible » et ce que PARTOUT ICI MEME annonçait, cette « coïncidence la plus exacte possible entre écrire et vivre », à présent ce n'est plus que perpétuelle éventualité sans mystère, étant à présent reconnu qu'écrire et vivre ont une seule et même origine, un seul et même centre, et ce centre contradictoire, œil noir clairvoyant, ténèbre radieuse, et cet impenétrable corps profond, c'est en lui et par lui que tout est soudain identique à tout, c'est en lui et par lui, cœur réellement du monde réel, que la surface est profondeur, la plage de la vue écran du dedans, c'est en lui et par lui, intérieure unité, que se peut « cette rencontre de l'événement, du regard et du poème » — et de même que vivre, espoir, désespoir, de même qu'aimer est jeu sans cesse à jouer, jamais achevé, jamais sens plein, soi jamais soi, identité perpétuellement en mal d'elle-même, écrire est de même aventure où retrouver en soi perpétuellement cet être qui perpétuellement en soi se perd, profondeur perpétuelle à voix haute, perpétuelle mémoire en parole, et de même est la poésie, avatar lumineux perpétuellement de « la grande chose nocturne » :

*il est son inconnu il regarde un étrange*

*moulin à soleil ou une ville occulte*

*ses égouts ses trottoirs titubants ses vitrines*

*midi déjà dans le spacieux le minuscule*

*midi sur les visages au cadran balayé*

*par une ombre rien ne commence rien ne finit.*



Etonner : ce mot d'ordre, au début du siècle, explicitement reconnu propre à l'art moderne, on peut dire évident que Lionel Ray, dès son origine, est cette obsession de le faire absolument sien, de lui rester fidèle en toute extrémité et par là-même de rendre l'étonnant comme familier, comme naturel, de le consacrer comme seul « bon usage ».

Imprévision et rupture, et sans un manquement, telle est alors la double règle d'écriture à cet effet : l'imprévision, c'est l'exigence, essentiellement dans l'ordre lexical, que chaque terme nouveau soit toujours non seulement l'inattendu, non seulement l'imprévu, mais plus radicalement l'imprévisible, afin que jamais ne se produise lexicalement le sens déjà fait, le sens en attente — et la rupture, essentiellement dans l'ordre syntaxique, est pour chaque élément nouveau l'obligation toujours de rompre avec le précédent, de former ainsi arrêt et reprise indépendamment de toute liaison logique, afin que la syntaxe jamais ne produise elle-même un sens autre, inouï, inconnu. Cette perpétuelle déroute du sens, cet enchaînement perpétuellement d'une figure à l'autre ainsi qu'en une danse, étonnement et vitesse à ce point sont liés en ce vertige, à ce point ne sont qu'un, qu'on peut dire au fond que ce jeu ne connaît qu'une seule règle, en tout et pour tout, qui est de tourner à la « bonne » vitesse, à celle ainsi qui sera la vitesse étonnante — et l'étonnement est effectif, et l'étonnement pour le lecteur est plus que double, il est plus que de ne voir jamais le sens ancien se reproduire, il est plus que de ne jamais voir produire un sens nouveau, il est encore, au bout du compte, émerveillement de constater pourtant que « la Dame de ce jeu était la Poésie », il est certitude, heureuse au-delà de toute raison, que ce tourbillon pur, tout sens déjoué, est pourtant et reste souverainement œuvre poétique, imaginaire verbal organisé.

Ce poète n'écrivant que « par étonnement contrôlé », c'est également, ce chorégraphe intransigeant de l'« alphabet ébouriffé », c'est pleinement celui qui dira, dans LE CORPS OBSCUR

*ce que c'est que la beauté confiante  
une simple voix comme  
du verre*

et cette voix cependant, cette voix qui semble avec le temps se contredire ou s'oublier, d'où vient qu'elle est toujours la même ? Ecrire par étonnement, ce pourrait n'être expérimentalement qu'à seule fin de prouver qu'un usage autre est parfaitement possible, autre que toute diction du sens, toute réaliste écriture du réel, mais consacrer cet usage comme seul « bon », comme seul vrai, c'est tenir que par lui est le plus vivacement présente, et le plus purement, cette puissance initiale de mots, cette parole immédiate indépendante de tout langage et de tout sens et dont tout sens, dont tout langage dépend : ce qui pouvait apparaître d'abord comme obsession méthodiquement du vertige absolu, comme parti pris mécaniquement de la vitesse étonnante, est ainsi passion exclusive, en vérité, de la parole naissante, est ainsi profonde, absolue impossibilité poétiquement de tout état qui ne soit pas l'état poétique originel. Si la maîtrise des mots, si la toute-puissance langagière est absolument essentielle au jeu poétique, elle ne saurait elle-même être en effet ce qui le fonde, elle n'est elle-même absolument en rien « la Dame de ce jeu » :

*l'invention poétique, laquelle a lieu au niveau du langage et par le moyen du langage, est précédée d'un « état de poésie », où toutes choses sont harmonisées, plongées dans le souvenir ou le désir, voilées aussi, magiquement voilées, par une conscience d'une nature très particulière (1)*

et dire cet état poétiquement premier, c'est dire qu'il est état originellement nécessaire à toute diction poétique et c'est dire également que poétique est nécessairement, quel que soit le degré final d'organisation, toute diction dont cet état est l'origine — état natal des mots dont de

1 - Marcel Raymond - *Correspondance entre Marcel Raymond et Georges Poulet* - Ed. José Corti - p. 218.

lui-même immédiatement cet état se compose, il est, dit Lionel Ray, « état poétique du langage où les mots eux-mêmes en état de rêve constituent la seule réalité », réalité d'une voix, de son rythme seul quelquefois, qui de par sa « nature très particulière » est voix naturellement qui chante, il est, dit Valéry, « l'état chantant » (2). Cette voix chez Lionel Ray, de celui qui disait à son début : « je ne me souviens pas, j'invente » à celui qui dira du CORPS OBSCUR : « je n'invente pas, je me souviens », cette voix à travers tout changement, cette voix en toute métamorphose et jusqu'à pleine maturation, si cette voix est la même toujours, ce n'est que d'être voix toujours de cet état chantant, de ne dire aucun mot qui ne la dise d'abord elle-même et ne la dise voix de cette conscience particulière, ou de cette particulière inconscience, voix de la poésie elle-même. Et nul peut-être plus que Lionel Ray n'est conscient originellement de ce qu'est cette fondamentale inconscience poétique, aussi nul n'est peut-être plus que lui fidèle à ce qu'on peut appeler le principe chantant : aussi rigoureuse, aussi complexe, aussi subtile que soit son essentielle organisation, tout imaginaire verbal est poétique en tant exclusivement qu'imaginaire originel.

Etat « où toutes choses sont harmonisées », où toutes « voilées aussi, magiquement voilées », état que le rapport ordinaire au réel peut ainsi définir comme « second », si l'état poétique originel est l'absence en tant que tel du monde, il n'en est pas moins le monde même en tant qu'évocable,

*La ville est devenue notre chambre mentale*

*et nous entrons dans la présence où tout prend voix*

il est communément cet état même en lequel le monde intériorisé éclate intérieurement en mots : s'en tenir exclusivement, chose moins commune, à cet état originel, c'est donner à la fois congé sans réserve à toute évidence non « voilée », à toute appellation primaire, et sans réserve audience à toute réalité « en état de rêve », à toute parole « seconde » — et ce non de nature à tout reflet, toute représentation, tout sens conforme, et ce réalisme impossible est ainsi pouvoir paradoxalement de chanter tout réel : « voilé », tout est chantable, et visage de l'être aimé, objet pictural, mémoire en moi, quel qu'il puisse être effectivement, comme dans LE CORPS OBSCUR, c'est au dehors, c'est au dedans, c'est au présent, c'est au passé, c'est au réel total totalement devenu « centre foyer profond » que l'état poétique est rapport chantant, présence à vive voix dont la pure inscription, dont l'organisation fidèle est poème. Et sa vérité, le poème n'a pas à la dire, il l'est : interdiction de tout sens préalable, il est le lieu, le seul, de signification pour lui possible, et tout pouvant prendre en lui voix unique, il est, comme en témoigne exemplairement, dans LE CORPS OBSCUR, ce poème où l'amour et l'inquiétude ont à faire avec un jeune homme au téléphone, il est sans plus mot dire, il s'étonne d'être si précieusement, si nativement, ce lieu où tout est signe à tout.

*j'écrivis ce poème d'amour et d'inquiétude  
en mai mil neuf cent quatre-vingt. ma table*

*était du genre bois avec quatre pieds, plane  
en dépit des cahiers et des livres, des lettres*

*auxquelles je ne répondrais pas et qui formaient  
une jungle nauséuse des vallonnements et des*

*à-pics. j'apercevais par ma fenêtre un arbre  
et une cabine téléphonique où quelquefois*

*quelqu'un entrant. ce matin c'est un jeune homme  
en blouson. il est plutôt impatient à en*

*juger par ces mouvements du bras qu'il fait en  
prenant l'arbre à témoin. et moi j'attends. je veille.*

*ma feuille est une eau vide : à sa surface  
des mots se posent. font tache. et s'étonnent.*

Que souligner en ce jeu finalement, sinon discrète, lucide, sa gravité ? Si urgent par ailleurs, si important que soit tel mot, si terrible tel cri, dire seul originel poétiquement l'état chantant, la voix qui naît du silence de toute voix, c'est dire oui au partage absolu entre cette pureté radicale et ce qu'elle ne saurait être et c'est en pleine conscience aucunement malheureuse, aucunement superbe et servilité, c'est dûment assumer le statut du double en tant que seul statut possible aujourd'hui de liberté vraie — et c'est maintenir la poésie, en son déni de toute voix autre, en son infini dénuement, comme exemplaire témoin de cette liberté. Certes, la « torche irréductible » avait quelque chose un peu du panache, il reste cependant que dans ce déroutement du sens, dans ce refus à la fois de répondre à l'attente et de faire attendre une réponse, un enjeu déjà était capital, enjeu qui d'œuvre en œuvre est demeuré toujours le même, enjeu qui est essentiellement celui de l'écriture chantante : au général « effondrement des preuves » (cette référence à René Char revient régulièrement chez Lionel Ray), ce que peut en définitive opposer un poète est sa fidélité absolue à l'état poétique originel — l'état chantant, ni en deça, ni au-delà, mais au cœur, le libre enchantement profond du réel, là peut-être est la chance encore aujourd'hui de quelque vérité vitale.

\* \* \*

« Être Chateaubriand ou rien », comme on sait, voulait dire « être Victor Hugo ou rien », mais après tout, pour nommer ce modèle auquel nécessairement s'identifier afin de devenir soi-même, autant, plutôt que d'emprunter un nom, s'en donner à soi-même un autre — et c'est ainsi que Lionel Ray fictif, comme on sait encore, est devenu réellement Lionel Ray. Désormais ébloui non plus de tant de merveilles là-haut, mais de ce foyer noir, mais de cette noire nuit d'où elles peuvent jaillir, désormais étonné non plus de tant de prodiges ça comme là, mais de ce centre en tous qu'on dit de gravité, fou non plus désormais de mots, mais de ce vertige auquel se prend tout face-à-face avec la profondeur, ce Lionel Ray du CORPS OBSCUR n'est devenu, n'est resté rien d'autre en effet que ce qu'originellement il est, voix perpétuellement à l'état naissant, parole de ce qui perpétuellement frappe au cœur de l'être « toujours total », perpétuel « poète des questions originelles » — Lionel Ray, dont la quête de soi d'œuvre en œuvre est un oui premier à soi-même librement redit, Lionel Ray ou le plus clair peut-être, ou le plus juste exemple, après tant de doute et d'apostasie et d'expiation, du poète réellement, récurremment réconcilié avec lui-même.

Maurice REGNAUT

## NOTES - REVUES

*Luvah* n° 1 (J.J. Hasquenoph, Arcier, 25220 Roche-les-Beaupré), un numéro « écrire » présentant un petit dossier d'une vingtaine de pages sur l'écriture suivi d'une trentaine de pages de textes dont un, assez long, de J.J. Hasquenoph.

*Strass polymorphe* n° 1 (Frédéric Treps, 17 bis, rue Jean Moulin, 59800 Lille), une revue apparaissant dans une région qui en était jusque-là curieusement dépourvue. Disparate, une revue qui se cherche.

*Alimentation générale* n° 7 (Claude Vercey, « La Frégate », 25 bis rue De Lattre de Tassigny, 71000 Châlon-sur-Saône). Beaucoup de textes d'auteurs divers sur ces huit feuillets agrafés : Roland Tixier, Claude Vercey, Gaspard Hons, et quelques notes de lectures.

*Interventions à haute voix* n° 7 (MJC, 6, av. Ste-Marie, 92370 Chaville). Sur le thème « Lieux — non lieu — lieux dits », treize écrivains nous offrent quarante pages de textes. Parmi eux : Gaston Criel, Pascal Dul, Gérard Faucheux... Des notes de lectures et un appel aux collaborations...

*Tartalacrème* n° 24 (Alain Frontier, 15, rue de Beaubourg, 77340 Pontault-Combault). Cette revue a maintenant trouvé sa voix. Elle a sa personnalité, son cheminement, ses auteurs... Dans ce numéro : Jean-Pierre Verheggen, Christian Prigent, Julien Blaine, Alain Frontier, J.L. Laville, H. Lucot.

25 n° 68 (R. Varlez, 36, rue des Ramons, 4200 Ougrée, Belgique). Un numéro copieux, touffu, dont la plus grande partie est consacrée à Georges Linze : poèmes inédits, notes, réflexions, documents divers... Et des notes de lectures.

*Le Pont de l'épée* n° 78 (G. Chambelland, 30200 La Bastide-d'Oriols) : poèmes traduits du singe d'André Mathieu puis treize autres auteurs.

*Alidades* automne-hiver 82 (39, quai de Valmy, 75010 Paris) « Pour une culture vivante et contre la tiers-mondisation culturelle nous revendiquons comme fondamental le droit au lire et au dire... Contre des habitudes de sécurité nous croyons qu'il est possible de promouvoir un lire qui accepte le risque. » Une revue bien faite, bien illustrée (de belles calligraphies arabes notamment), autour de onze auteurs de cultures diverses.

*Skôria* n° 4 (Quartier du Haut Ray, 83760 Le Revest-les-Eaux) : Christian Gabrielle Guez Ricord.

*Orion* n° 1 (Bruno Bernardi, 20, rue E. Milan, 13008 Marseille), illustrées par Patrick Salvador, cent pages que se partagent neuf auteurs : textes en prose (les auteurs disent « fictions », mais je préfère dire « nouvelles »), poèmes. Une certaine qualité d'écriture...

*Zéro limite* n° 8/9, M. A. Mayali, BP 23, 74170 St-Gervais) : Jean-Noël Vuarnet, Hélène Mozer, Michel Mourot, Alexandre-Pol Vaillant,

Gérard Arseguel, Gil Aufray, Frédéric Hols, Jean-Claude Hauc, Marc Alan Mayali.

*Obsidiane* n° 20 (50, rue des Abbesses, 75018 Paris). Un numéro « jeune poésie » avec François d'Alançon, Jean-Claude Caer, Nicolas Cendo, François de Cornière, Vincent Fourniau, Margharita de Gijon, Gilles Ortlieb.

*Encres Vives* n° 101 (M. Cosem Engomer, 09800 Castillon). Six pages de poèmes d'auteurs divers, cinq de récits et de nombreuses notes de lectures...

*Sud* n° 44/45 (Y. Broussard, 11, rue Peyssonnel, 13003 Marseille). Un gros numéro spécial de plus de deux cents pages consacré à la poésie soviétique traduite par divers traducteurs. Beaucoup de confusion, de hâte et d'approximations.

*Courrier du centre international d'études poétiques*, n° hors série (Bibliothèque Royale, 4, boulevard de l'Empereur, 1000 Bruxelles) totalement consacré à des analyses du travail de Christian Dotremont.

*Dimensao* n° 5 (Rua Artur Machado 75, Cx Postal 140, Uberada, M. Gerais, Brésil). J'ai déjà signalé à plusieurs reprises cette petite revue brésilienne qui permet de connaître des auteurs lointains et donne des renseignements sur les publications d'Amérique du Sud.

Le flot des recueils, preuve indubitable de la vitalité de l'écriture poétique, ne tarit pas même s'il n'y a pas beaucoup de lecteurs. Il me semble utile de signaler : *Femme obscure* d'Eric Brogniet (Ed. du Pont de l'Épée) ; *Vita nova* de René Daillie (Ed. Solaire), mélange de prose et de poésie écrit autour d'un voyage (imaginaire ?) en Orient, de notes de voyage et de réflexions, d'impressions et de méditations ; *Marie des brumes* d'Odysseus Elytis (Ed. Maspero), un long recueil bâti comme un dialogue entre le « partenaire » et « Marie », entre la complexité vivante, la modernité de Marie et la mesure, l'éternité, la réflexion constante du partenaire. Un texte attachant ; *Moi, laminaire*, le dernier recueil d'Aimé Césaire (Le Seuil), la voix toujours aussi lyrique, jouant magnifiquement avec les rythmes, dans une grande simplicité apparente de moyens et d'effets, d'un poète à la langue violente et rigoureuse :

« parler c'est accompagner la graine  
jusqu'au noir secret des nombres ».

*Hôtel de l'image* de Daniel Boulanger (Gallimard), un ensemble de textes brefs faits de notations denses et d'images fulgurantes, quelque chose comme une écriture de l'éblouissement, de l'instantané où la surprise du verbe tend à prolonger la surprise trop brève de la sensation immédiate. Enfin, *l'œuvre intégrale* de Jacques Brel (Ed. Robert Laffont). Bien sûr, ce n'est pas tout à fait la densité, la tension permanente du poème, mais il y a là tant de textes familiers qu'ils chantent aussitôt dans la mémoire ramenant la voix de Jacques Brel, tant de paroles qui font partie de notre imaginaire que la lecture s'en trouve imprégnée. Et puis, tous les textes de Brel, ceux de ses comédies musicales, de ses chansons, connus ou inédits font de cet ouvrage un ensemble irremplaçable.

Jean-Pierre BALPE



SUR LA BEAUTE

SONNET IX

Beau sein déjà presque remply,  
Bien qu'il ne commence qu'à poindre ;  
Tetons qui ne font pas un ply,  
Et qui n'ont garde de se joindre ;

De jeunesse ouvrage accompli,  
Que du fard il ne faut pas oindre.  
Si l'un est rond, dur et poly,  
L'autre l'égale et n'est pas moindre.

Sein par qui les dieux sont tentez,  
Digne échantillon de beautez  
Que le jour n'a point regardées ;

Il garantit ce qu'il promet,  
Et remplit toutes les idées  
Du paradis de Mahomet.

## SUR LA LAIDEUR

### SONNET X

*Pendants et longues mamelles  
Où les perles ni l'oripeau  
N'imposent à pas un chapeau,  
Molles et tremblantes jumelles ;*

*Tetasses de grosses femelles  
A couvrir d'un épais drapeau ;  
Peau bouffie et rude, moins peau  
Que cuir à faire des semelles ;*

*De vieille vache aride pis ;  
Que ne puis-je dire encor pis,  
D'un sein qui tombe en pourriture ?*

*Sein d'où s'exhale par les airs  
Un air qui corrompt la nature ;  
Sein propre à nourrir des cancers.*

# action poétique

Numéros  
disponibles

26. INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE  
(*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)...

28-29. RENE CREVEL, numéro spécial.

30. NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A.

31. UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*).

32-33 VLADIMIR HOLAN.

34. OU EN EST LE ROMAN ? *par R. Ballet, Y. Buin, Cl. Delmas*...

38. (*Formule « poche »*) POETES POPULAIRES CHINOIS, *trad. et prés. par M. Loi*. QUATRE POETES TCHECOSLOVAQUES.

39. POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI.

40. PROSES POETIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch*.

41-42. « TEL QUEL » *et les problèmes de l'avant-garde*.

44. (*Nouvelle formule*.) DU REALISME SOCIALISTE.

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.

49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs*.

50. UNE LITTERATURE PERDUE (Problèmes du récit).

---

Supplément au n° 53. — VIETNAM.

---

53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.

54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.

56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes.

57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco).

---

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé*. Poèmes.

---

58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.

---

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre*.

---

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer*.

---

---

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...*

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve).

---

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute.*

---

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille.*

---

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, F. Roudinesco.

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J.R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL.

71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'interventions, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante.

72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau, J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy, Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie, délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance.

73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Appropriations, traductions, présentations de poètes baroques français et européens, M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit, J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay, Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick...

74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive, C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA — POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut, Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport.

---

74 bis. POEMA : Un peu de politique à propos d'événements récents... .

---

76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance, L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de G. Planet. — POÈTES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud.

77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES.

78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI. Et Jean-Paul Richter, Paul Celan, Guillevic, A. Vitez, M. Broda...

79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.

80. **LANGUE MORTE** : Martine Broda, Pascal Quignard, Mitsou Ronat, André Libérati, Claude Grimal, Barbara Cassin, Pierre de la Combe, P.-L. Rossi, J.-C. Vegliante, Emmanuel Hocquard, P. Lartigue, Bernard Chambaz.

81. **QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?** : Andréa Zanzotto, M. Petit, J.-L. Parant, G. Perec, C. Adelen, J. Garelli, J. Réda, P. Lartigue.

82-83. **AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE** : M. Ronat, H. Deluy, G. Jouanard, Ch. Dobzynski, Antoine Vitez, P. Lartigue, Alain Duault, Tibor Papp, J.-P. Balpe, Claude Grimal, Montserrat Prudon, **POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN**, Nicole Brossard, **NOUVEAUX POETES DES U.S.A.**, E. Roudinesco : sur la situation actuelle de la psychanalyse.

84. **LA POESIE, LE VERS** : G.-M. HOPKINS. — Et : M. Broda, M. Etienne, A. Salager, J.-P. Balpe, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, S. Gavronsky, J. Guglielmi, G. Jouanard. Et : **SONETS BARROCS** : P. BEC. — Et : Simon de Boncourt, trouvère.

85. **POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE** : Jean Tortel, J.-P. Balpe, Cl. Adelen, M. Etienne, Liliane Giraudon, Y. Boudier, P. Lartigue, L. Ray, P.-L. Rossi, J. Roubaud — **OULIPO** : Jacques Bens, Paul Fournel, Georges Perec, J. Roubaud ; contraintes techniques, exercices, méthodes. — Et : Gérard Arseguel, A. Lance, Jean Todrani.

86. **AMOUR AMOUR** (poèmes, études, proverbes, locutions, montages, sonnets, aphorismes, etc...) : Sandor Weöres, M. Broda, Quevedo, Flamenca, P. Lartigue, J. Tortel, Gaspara Stampa, J. Thibaudeau, J. Todrani, G. Jouanard, C. Adelen, M. Benabou, H. Deluy, Khlebnikov, Maiakowski, Théophile, Boisrobert, Le Petit, Giorgio Baffo, Veniero, Jodelle, S. Yurkievich, N. Naderpour, M. Leray, Y. Boudier, Bonaparte, J.-P. Balpe, Liliane Giraudon... (37 F).

87. **CLAUDE ROYET-JOURNOUD** : Interventions, textes, poèmes, études, notes, dessins, photo de : A.-M. Albiach, A. Barnett, D. Cahen, M. Couturier, J. Daive, H. Deluy, F. Ducros, L. Eigner, C. Faïn, Adolfo Fernandez-Zoila, J. Frémon, P. Getzler, L. Giraudon, R. Groborne, J. Guglielmi, R. Guglielmi, E. Hocquard, E. Jabès, R. Laporte, F. de Laroque, R. Lewinter, C. Minière, B. Noël, J. Ortner, M. Pleynet, J. Roubaud, J. Tortel, A. Veinstein, K Waldrop.

88. **POESIE-PERFORMANCE** : John Cage, James Joyce, E. Blum, E. Jandl, Krutchonkykh, Maiakowski, Aigui, Brossa, De Grot, P. Lartigue, D. Berlioux, Ch. Rist, M. Ronat, P. Lussou, L. Robel, Cl. Grimal, M.M. Prudon, Gil Jouanard... Et : H. Lucot, A. Coulange...

89-90. **DE L'ALLEMAND** : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heissenbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean TOrTEL, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-D. Percet.

# action poétique

Bulletin  
d'abonnement  
ou de  
réabonnement

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Profession (si vous désirez la préciser) : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

— Je m'abonne pour \_\_\_\_\_ an(s) à la revue **action poétique**.

1 an	(4 n <sup>os</sup> )	France	140 F	Etranger	200 F
2 ans	(8 n <sup>os</sup> )		250 F		380 F
Soutien	(4 n <sup>os</sup> )	(8 n <sup>os</sup> )	500 F		1.000 F

● Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de \_\_\_\_\_ F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat-postal
- mandat-lettre

CCP **action poétique**, 4294-55 Paris.

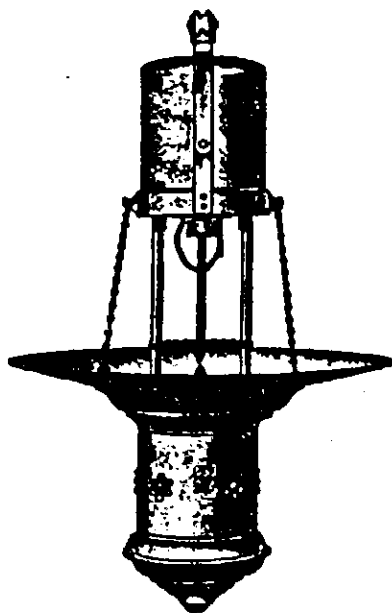
Rue J.Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2, 77210 Avon.

A \_\_\_\_\_, le

Signature :

## LIRE

- EMILE VERHAEREN : Les campagnes hallucinées, Les villes tentaculaires - *Gallimard*.
- BERNARD NOEL : La vue qui revient - *Ryô-an-ji*.
- PASCAL QUIGNARD : Petits traités, T. II - *Clivages*.
- MICHEL BUTOR : Répertoire V - *Mincuit*.
- JEAN-LUC SARRE : Extérieur Blanc - *Flammarion*.
- PIERRE CHAPPUIS : Décalages - *La Dogana*.
- GEORGES-EMMANUEL CLANCIER : Le poème hanté - *Gallimard*.
- JACQUES DUPIN : Le désœuvrement - *Orange Export Ltd*.
- FRANCIS PONGE : Nioque de l'avant-printemps - *Gallimard*.
- GIL JOUANARD : Jours sans événements - *Fata Morgana*.
- HENRI DELUY : Peinture Pour Raquel - *Orange Export Ltd*.



**CUL - DE - LAMPE**



*Rainer Maria Rilke*  
**LA PRINCESSE BLANCHE**

*Texte Français et Présentation*  
*Maurice Regnaut*

(27 F)

●

*Giorgio Baffo*  
**SONNETS EROTIQUES**

*Texte Français et Présentation*  
*Maurice Regnaut*

(27 F)

●

*Collection "Selon"*  
action poétique

*Diffusion* : Distique, Z.I. Petite Montagne Sud,  
CE 1819, 91018, Evry-Cedex

LUNDI 30 MAI, 20 h 30  
THEATRE DE CHAILLOT  
LECTURE « ACTION POETIQUE »  
« TRADUIRE »